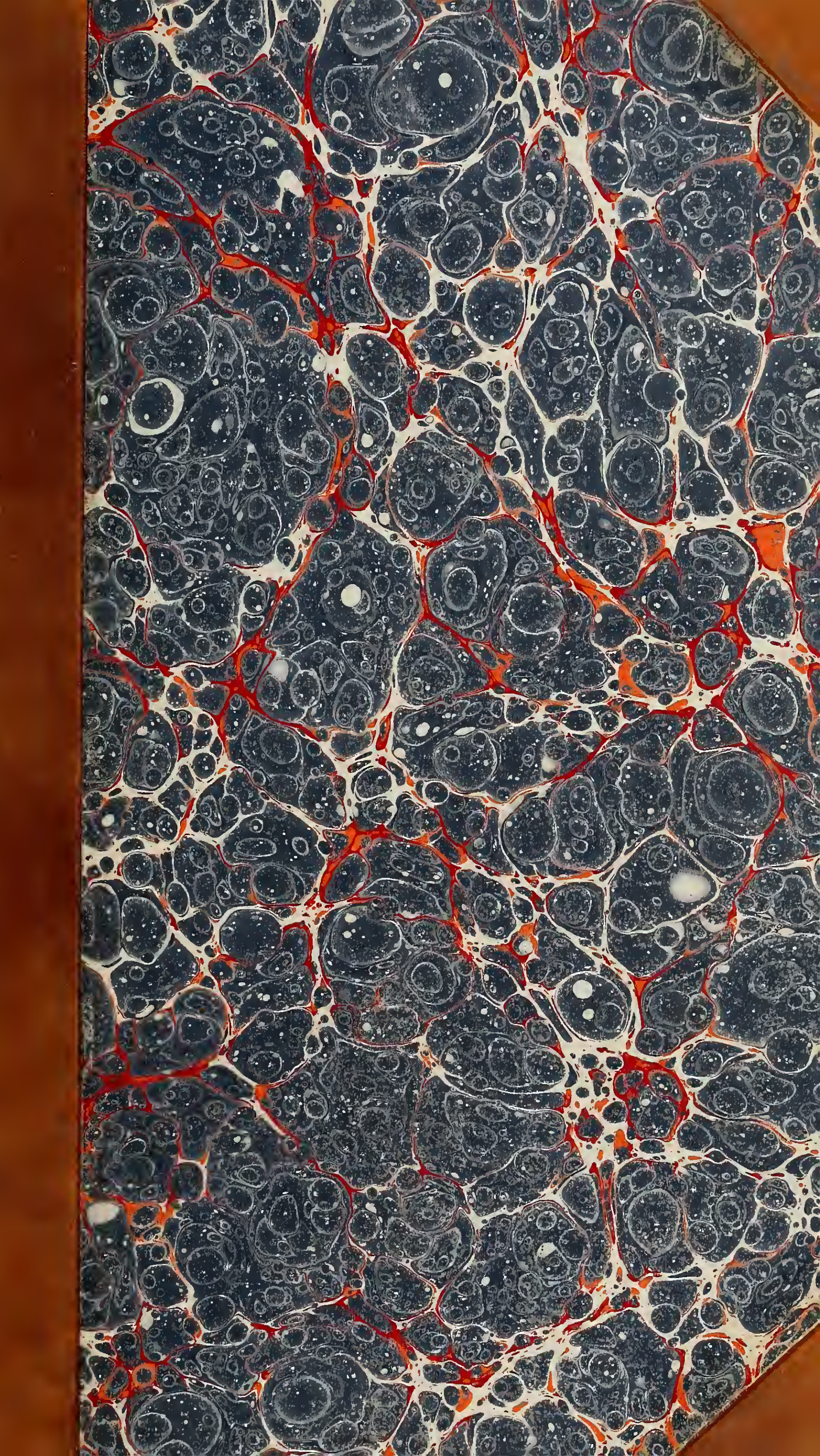


Voltaire

LA DEFENSE DE MON ONCLE.

c



AVERTISSEMENT ESSENTIEL OU INUTILE.

LOrſque je *mis la plume à la main* pour défendre *unguibus & roſtro* la mémoire de mon cher Oncle contre un libelle inconnu intitulé, *Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire*; je crus d'abord n'avoir a faire qu'a un jeune abbé diſſolu, qui pour s'égayer avait parlé dans ſa diatribe des filles de joie de Babilone, de l'uſage des garçons, de l'inceſte & de la beſtialité. Mais lorſque je travaillais en digne neveu, j'ai apris que le libelle anonyme eſt du Sr. Larcher, ancien répétiteur de belles-lettres au collège Mazarin. Je lui demande très humblement pardon de l'avoir pris pour un jeune homme, & j'eſpère qu'il me pardonnera d'avoir rempli mon devoir en écoutant le cri du ſang qui parlait à mon cœur, & la voix de la vérité qui m'a ordonné de *mettre la plume à la main.*

Il eſt queſtion ici de grands objets, il ne s'agit pas moins que des mœurs & des loix depuis Pékin juſqu'à Rome, & même des avantures de l'Océan & des montagnes. On trouvera auſſi dans ce petit ouvrage une furieuſe ſortie contre l'Evêque Warburton; mais le lecteur judicieux pardonnera à la chaleur de mon zèle, quand il ſaura que cet Evêque eſt un hérétique.

J'aurais pu relever toutes les fautes de Mr. Larcher, mais il aurait fallu faire un livre auſſi gros que le ſien. Je n'inſiſterai que ſur ſon impieté. Il eſt bien douloureux pour des yeux chrêtiens de lire dans ſon Ouvrage page 298. *que les écrivains ſacrés ont pu ſe tromper comme les autres.* Il eſt vrai qu'il ajoute pour déguiſer le poiſon, *dans ce qui n'eſt pas du dogme.*

Mais, nôtre ami, il n'y a preſque point de dogme dans les livres Hébreux, tout y eſt hiſtoire ou ordonnance légale, ou cantique, ou prophétie, ou morale. La Genèſe, l'Exode, Joſué, les Juges, les Rois, Eſdras, les Macabées ſont hiſtoriques, le Lévitique & le Deuteronome ſont des Loix; les Pſaumes ſont des cantiques; les livres d'Iſaïe, Jéremie &c.

ſont prophétiques; la Sageſſe, les Proverbes, l'Eccléſiaſte, l'Eccléſiaſtique, ſont de la morale. Nul dogme dans tout cela. On ne peut même appeller dogme les dix commandements; ce ſont des loix. *Dogme* eſt une *propoſition* qu'il faut croire. Jéſus-Chriſt eſt conſubſtantiel à Dieu. Marie eſt mère de Dieu. Le Chriſt a deux natures & deux volontés dans une perſonne. L'Euchariſtie eſt le corps & le ſang de Jéſus-Chriſt ſous les apparences d'un pain qui n'exiſte plus: Voilà des dogmes. *Le Credo* qui fut fait du temps de Jérome & d'Auguſtin eſt une profeſſion de dogmes. A peine y a-t-il trois de ces dogmes dans le Nouveau Teſtament. Dieu a voulu qu'ils fuſſent tirés par notre ſainte égliſe du germe qui les contenait.

Voi donc quel eſt ton blaſphême! Tu oſes dire que les auteurs des livres ſacrés ont pu ſe tromper dans tout ce qui n'eſt pas dogme.

Tu prétends donc que le St. Eſprit qui a dicté ces livres a pu ſe tromper depuis le premier verſet de la Genèſe juſqu'au dernier des actes des Apôtres; & après une telle impieté tu as l'inſolence d'accuſer d'impieté des citoyens dont tu

n'as jamais approché, chez qui tu ne peux être reçu, & qui ignoreraient ton exiſtence ſi tu ne les avais pas outragés.

Que les gens de bien ſe réuniſſent pour impoſer ſilence à ces malheureux qui dès qu'il parait un bon livre crient à l'impie, comme les fous des petites maiſons du fond de leurs loges ſe plaiſent à jetter leur ordure aux nez des hommes les plus parés, par ce ſecret inſtinct de jalouſie qui ſubſiſte encor dans leur démence.

Et vous, *puſille grex*, qui lirez la Défenſe de mon Oncle, daignez commencer par jetter des yeux attentifs ſur la Table des Chapitres qui eſt à la fin, & choiſiſſez pour vous amuſer le ſujet qui ſera le plus de vôtre goût.





LA DEFENSE DE MON ONCLE.



EXORDE.

UN des premiers devoirs eſt d'aider ſon pére; & le ſecond eſt d'aider ſon oncle. Je ſuis neveu de feu Mr. l'abbé Bazing, à qui un éditeur ignorant a ôté impitoyablement un G qui le diſtinguait des Bazin de Turinge à qui Childeric enleva la reine Bazine*. Mon oncle était un profond Théologien qui fut aumonier de l'ambaſſade que l'Empereur Charles VI. envoya à Conſtantinople après la paix de Belgrade. Mon oncle ſavait parfaitement l'Arabe & le Cophte. Il voyagea en Egypte, & dans tout l'Orient, & enfin s'établit à Petersbourg en

* Vous ſentez bien, mon cher lecteur, que *Bazin* eſt un nom Celtique, & que la femme de Bazin ne pouvait s'appeller que Bazine: c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire.

qualité d'interprète Chinois. Mon grand amour pour la vérité ne me permet pas de dissimuler que malgré sa pieté, il était quelquefois un peu railleur. Quand Monsieur Guignes fit descendre les Chinois des Egyptiens, quand il prétendit que l'Empereur de la Chine *Yu*, était visiblement le Roi d'Egypte Ménes, en changeant *nes* en *u* & *mé* en *y*, (quoique Ménes ne soit pas un nom Egyptien, mais Grec) mon oncle alors se permit une petite raillerie innocente, laquelle d'ailleurs ne devait point affaiblir l'esprit de charité entre deux interprétes Chinois. Car au fonds mon oncle estimait fort Mr. Guignes.

L'abbé Bazin aimait passionnément la vérité & son prochain. Il avait écrit la *Philosophie de l'Histoire* dans un de ses voyages en Orient; son grand but était de juger par le sens commun de toutes les fables de l'antiquité, fables pour la plupart contradictoires. Tout ce qui n'est pas dans la nature, lui paraissait absurde, excepté ce qui concerne la foi. Il respectait St. Matthieu autant qu'il se moquait de Ctésias, & quelquefois d'Hérodote; de plus très respectueux pour les Dames, ami de la bienséance & zélé pour les loix. Tel était Monsieur l'Abbé Ambroise Bazing, nommé par l'erreur des tipographes, Bazin.

CHAPITRE I.

DE LA PROVIDENCE.

UN cruel vient de troubler ſa cendre par un prétendu *Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire*. Il a intitulé ainſi ſa ſcandaleuſe ſatire, croyant que ce titre ſeul de Supplément aux idées de mon oncle, lui attirerait des lecteurs. Mais dès la page 33 de ſa préface, on découvre ſes intentions perverſes. Il accuſe le pieux Abbé Bazin d'avoir dit que la providence envoye la famine & la peſte ſur la terre. Quoi, mécréant. tu oſes le nier! & de qui donc viennent les fléaux qui nous éprouvent & les chatimens qui nous puniſſent? dis-moi, qui eſt le maître de la vie & de la mort? dis-moi donc, qui donna le choix à David, de la peſte, de la guerre ou de la famine? Dieu ne fit-il pas périr ſoixante & dix mille Juifs en un quart d'heure? & ne mit-il pas ce frein à la fauſſe politique du fils de Jeſſé qui prétendait connaître à fond la population de ſon pays? ne punit-il pas d'une mort ſubite cinquante mille ſoixante & dix Bethſamites qui avaient oſé regarder l'arche? La révolte de Coré, Dathan & Abiron, ne couta-t-elle pas la vie à quatorze mille ſept cent Iſraëlites, ſans compter deux cent cinquante engloutis dans la terre avec leurs chefs? L'ange exterminateur ne deſcend-il pas à la voix de l'Eternel, armé du glaive de la mort, tantôt pour frapper les premiers nés

de toute l'Egypte, tantôt pour exterminer l'armée de Sennakerib?

Que dis-je? il ne tombe pas un cheveu de nos têtes sans l'ordre du maître des choses & des temps. La providence fait tout; providence tantôt terrible & tantôt favorable, devant laquelle il faut également se prosterner dans la gloire ou dans l'opprobre, dans la jouïssance délicieuse de la vie & sur le bord du tombeau. Ainsi pensait mon oncle, ainsi pensent tous les sages. Malheur au mécréant qui contredit ces grandes vérités dans sa fatale Préface.

CHAPITRE II.

L'APOLOGIE DES DAMES DE BABILONE.

L'Ennemi de mon oncle commence son étrange livre par dire; *Voilà les raisons qui m'ont fait mettre la plume à la main.*

Mettre la plume à la main! mon ami, quelle expression! mon oncle qui avait presque oublié sa langue dans ses longs voyages parlait mieux Français que toi.

Je te laisse déraisonner & dire des injures à propos de Khamos, & de Ninive, & d'Assur. Trompe toi tant que tu voudras sur la distance de Ninive à Babilone; celà ne fait rien aux Dames, pour qui mon oncle avait un si profond respect & que tu outrages si barbarement.

Tu veux abſolument que du temps d'Hérodote toutes les Dames de la ville immenſe de Babilone vinſſent religieuſement ſe proſtituer dans le temple au premier venu, & même pour de l'argent. Et tu le crois parce qu'Hérodote l'a dit.

O que mon oncle était éloigné d'imputer aux Dames une telle infamie! Vraiment il ferait beau voir nos Princeſſes, nos Ducheſſes, Madame la Chanceliére, Madame la premiére Preſidente, & toutes les Dames de Paris, donner dans l'égliſe Notre Dame leurs faveurs pour un écu au premier batelier, au premier fiacre qui ſe ſen irait du goût pour cette auguſte cérémonie!

Je ſais que les mœurs Aſiatiques différent des notres, & je le ſais mieux que toi, puiſque j'ai accompagné mon oncle en Aſie. Mais la différence en ce point eſt que les Orientaux ont toujours été plus ſévères que nous ; les femmes en Orient ont toujours été renfermées, ou du moins elles ne ſont jamais ſorties de la maiſon qu'avec un voile. Plus les paſſions ſont vives dans ces climats, plus on a gêné les femmes. C'eſt pour les garder qu'on a imaginé les Eunuques. La jalouſie inventa l'art de mutiler les hommes pour s'aſſurer de la fidélité des femmes & de l'innocence des filles. Les Eunuques étaient déja très communs dans le temps où les Juifs étaient en république. On voit que Samuel voulant conſerver ſon authorité & détourner les Juifs de prendre un Roi, leur dit que ce Roi aura des Eunuques à ſon ſervice.

Peut-on croire que dans Babilone, dans la ville la mieux policée de l'Orient, des hommes ſi jaloux de leurs femmes les auront envoyées toutes ſe proſtituer dans un temple aux plus

vils étrangers ? que tous les époux & tous les pères ayent étouffé ainſi l'honneur & la jalouſie, que toutes les femmes & toutes les filles ayent foulé aux pieds la pudeur ſi naturelle à leur ſexe ? Le faiſeur de contes Hérodote a pu amuſer les Grecs de cette extravagance, mais nul homme ſenſé n'a dû le croire.

Le détracteur de mon oncle & du beau ſéxe, veut que la choſe ſoit vraie ; & ſa grande raiſon, c'eſt que quelquefois les Gaulois ou Welches ont immolé des hommes (& probablement des captifs) à leur vilain Dieu Teutatès. Mais de ce que des barbares ont fait des ſacrifices de ſang humain, de ce que les Juifs immolèrent douze pucelles au Seigneur des trente-deux mille pucelles trouvées dans le camp des Madianites avec ſoixante & un mille ânes, & de ce qu'enfin dans nos derniers tems, nous avons immolé tant de Juifs dans nos Auto-da-fé, ou plutôt dans nos Autos-de-fé, à Lisbonne, à Goa, à Madrid, s'enſuit-il que toutes les belles Babiloniennes couchaſſent avec des palfreniers étrangers dans la cathédrale de Babilone ? La religion de Zoroaſtre ne permettait pas aux femmes de manger avec des étrangers. Leur aurait-elle permis de coucher avec eux ?

L'ennemi de mon oncle qui me parait avoir ſes raiſons pour que cette belle coutume s'établiſſe dans les grandes villes, appelle le prophête Baruch au ſecours d'Hérodote ; & il cite le ſixiéme chapitre de la prophétie de ce ſublime Baruch. Mais il ne ſait peut-être pas que ce ſixiéme chapitre eſt préciſément celui de tout le livre qui eſt le plus évidemment ſupoſé. C'eſt une lettre prétendue de Jérémie aux pauvres

Juifs qu'on menait enchainés à Babilone; St. Jérome en parle avec le dernier mépris. Pour moi, je ne méprise rien de ce qui est inséré dans les livres des Juifs. Je sais tout le respect qu'on doit à cet admirable peuple, qui se convertira un jour & qui sera le maître de toute la terre.

Voici ce qui est dit dans cette lettre supposée: *On voit dans Babilone des femmes qui ont des ceintures de cordelettes (ou de rubans) assises dans les rues. & brulant des noyaux d'olives. Les passants les choisissent, & celle qui a eu la préférence se moque de sa compagne qui a été négligée, & dont on n'a pas délié la ceinture.*

Je veux bien avouer qu'une mode à peu près semblable s'est établie à Madrid, & dans le quartier du Palais royal à Paris. Elle est fort en vogue dans les rues de Londres; & les musicaux d'Amsterdam ont eu une grande réputation.

L'histoire générale des bordels peut-être fort curieuse. Les savants n'ont encore traité ce grand sujet que par parties détachées. Les Bordels de Venise & de Rome commencent un peu à dégénérer, parce que tous les beaux arts tombent en décadence. C'était sans doute la plus belle institution de l'esprit humain avant le voyage de Christophoro Colombo aux Iles Antilles. La vérole que la providence avait releguée dans ces Iles, a inondé depuis toute la Chrétienté; & ces beaux bordels, consacrés à la Déesse Astarté ou Aphrodise, ou Décerto, ou Milita ou Vénus, ont perdu aujourd'hui toute leur splendeur; je crois bien que l'ennemi de mon oncle les fréquente encore comme des restes des mœurs

antiques ; mais enfin , ce n'eſt pas une raiſon pour qu'il affirme que la ſuperbe ville de Babilone n'était qu'un vaſte bordel, & que la loi du païs ordonnait aux femmes & aux filles des Satrapes, voire même aux filles du Roi, d'attendre les paſſants dans les rues. C'eſt bien pis que ſi on diſait que les femmes & les filles des Bourguemeſtres d'Amſterdam ſont obligées par la réligion Calviniſte de ſe donner dans les muſicaux aux matelots Hollandais qui reviennent des grandes Indes.

Voilà comme les voyageurs prennent probablement tous les jours un abus de la loi pour la loi même, une groſſiére coutume du bas peuple pour un uſage de la cour. J'ai entendu ſouvent mon oncle parler ſur ce grand ſujet avec une extrême édification. Il diſait que ſur mille quintaux peſant de rélations & d'anciennes hiſtoires on ne trierait pas dix onces de verités.

Remarquez, s'il vous plait, mon cher lecteur, la malice du paillard qui outrage ſi clandeſtinement la mémoire de mon oncle ; il ajoute au texte ſacré de Baruch ; il le falſifie pour établir ſon bordel dans la Cathédrale de Babilone même. Le texte ſacré de l'apocrife Baruch porte dans la vulgate, *mulieres autem circumdatæ funibus in viis ſedent.* Notre ennemi ſacrilège traduit : *des femmes environnées de cordes ſont aſſiſes dans les allées du temple.* Le mot de temple n'eſt nulle part dans le texte.

Peut-on pouſſer la débauche au point de vouloir qu'on paillarde ainſi dans les égliſes ? il faut que l'ennemi de mon oncle ſoit un bien vilain homme.

S'il avait voulu juſtifier la paillardiſe par de grands exemples, il aurait pu choiſir ce fameux droit de prélibation, de marquette, de jambage, de cuiſſage, que quelques Seigneurs de chateaux s'étaient arrogé dans la Chrétienté, dans les commencements du beau gouvernement féodal. Des Barons, des Evêques, des Abbés devinrent législateurs, & ordonnèrent que dans tous les mariages autour de leurs chateaux, la premiére nuit des noces ſerait pour eux. Il eſt bien difficile de ſavoir juſqu'où ils pouſſaient leur législation, s'ils ſe contentaient de mettre une cuiſſe dans le lit de la mariée, comme quand on épouſait une Princeſſe par procureur, ou s'ils y mettaient les deux cuiſſes. Mais ce qui eſt avéré, c'eſt que ce droit de cuiſſage qui était d'abord un droit de guerre, a été vendu enfin aux vaſſaux par les Seigneurs ſoit ſéculiers ſoit réguliers, qui ont ſagement compris qu'ils pourraient avec l'argent de ce rachat avoir des filles plus jolies.

Mais ſurtout remarquez, mon cher lecteur, que les coutumes biſarres établies ſur une frontiére par quelques brigands, n'ont rien de commun avec les loix des grandes nations; que jamais le droit de cuiſſage n'a été aprouvé par nos tribunaux, & jamais les ennemis de mon oncle, tout acharnés qu'ils ſont, ne trouveront une loi Babilonienne qui ait ordonné à toutes les Dames de la Cour de coucher avec les paſſants.

CHAPITRE III.

DE L'ALCORAN.

NOtre infame débauché cherche un ſubterfuge chez les Turcs pour juſtifier les Dames de Babilone. Il prend la comédie d'Arlequin Hulla pour une loi des Turcs. Dans l'Orient, dit-il, *ſi un mari répudie ſa femme, il ne peut la reprendre que lorſqu'elle a épouſé un autre homme qui paſſe la nuit avec elle* &c. Mon paillard ne ſait pas plus ſon Alcoran que ſon Baruch; qu'il liſe le chapitre 2e. du grand livre Arabe donné par l'ange Gabriel, & le 45. paragraphe de la Sonna; c'eſt dans ce chapitre 2. intitulé *la vache*, que le prophête qui a toujours grand ſoin des Dames, donne des loix ſur leur mariage & ſur leur douaire; *ce ne ſera pas un crime*, dit il, *de faire divorce avec vos femmes, pourvu que vous ne les ayez pas encore touchées & que vous n'ayez pas encore aſſigné leur douaire; & ſi vous vous ſéparez d'elles avant de les avoir touchées, & après avoir établi leur douaire, vous ſerez obligé de leur payer la moitié de leur douaire &c. à moins que le nouveau mari ne veuille pas le recevoir.*

Kiſrom Hecbalás Doromſet Ernam Rabola Iſron Tamon Erg Bemin Ouldeg Ebori Caramouſen &c.

Il n'y a peut-être point de loi plus ſage: on en abuſe quelquefois chez les Turcs comme on abuſe de tout. Mais en général on peut dire

que

que les loix des Arabes adoptées par les Turcs leurs vainqueurs, font bien auffi fenfées pour le moins que les coutumes de nos provinces qui font toujours en oppofition les unes avec les autres.

Mon oncle faifait grand cas de la jurifprudence Turque. Je m'aperçus bien dans mon voyage à Conftantinople, que nous connaiffons très peu ce peuple dont nous fommes fi voifins. Nos moines ignorants n'ont ceffé de le calomnier. Ils appellent toujours fa religion *fenfuelle*; il n'y en a point qui mortifie plus les fens. Une religion qui ordonne cinq priéres par jour, l'abftinence du vin, le jeune le plus rigoureux, qui défend tous les jeux de hazard, qui ordonne fous peine de damnation de donner deux & demi pour cent de fon revenu aux pauvres, n'eft certainement pas une religion voluptueufe, & ne flatte pas, comme on l'a tant dit, la cupidité & la molleffe. On s'imagine chez nous que chaque Bacha a un ferrail de fept cent femmes, de trois cent concubines, d'une centaine de jolis pages & d'autant d'Eunuques noirs. Ce font des fables dignes de nous. Il faut jetter au feu tout ce qu'on a dit jufqu'ici fur les Mufulmans. Nous prétendons qu'ils font autant de Sardanapales, parce qu'ils ne croyent qu'un feul Dieu. Un favant Turc de mes amis nommé Notmig travaille à préfent à l'hiftoire de fon païs; on la traduit à mefure; le public fera bientôt détrompé de toutes les erreurs débitées jufqu'à préfent fur les fidéles croyants.

CHAPITRE IV.

DES ROMAINS.

QUe Mr. l'Abbé Bazin était chaste ! qu'il avait la pudeur en recommandation ! Il dit dans un endroit de son savant livre, *j'aimerais autant croire Dion Cassius qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret par lequel César âgé de cinquante - sept ans aurait le droit de jouïr de toutes les femmes qu'il voudrait.* pag. 98.

Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans un tel décret ? s'écrie notre effronté censeur ; il trouve cela tout simple ; il présentera bien-tôt une pareille requête au Parlement ; je voudrais bien savoir quel âge il a ; Tu-Dieu quel homme ! Ce Salomon possesseur de sept cent femmes & trois cent concubines n'aprochait pas de lui.

CHAPITRE V.

DE LA SODOMIE.

MOn oncle, toujours discret, toujours sage, toujours persuadé que jamais les loix n'ont pu violer les mœurs, s'exprime ainsi dans la philosophie de l'histoire ; „ je ne croi„ rai pas davantage Sextus Empiricus, qui „ prétend que chez les Perses la pédérastie était

„ ordonnée. Quelle pitié! Comment imaginer „ que les hommes eussent fait une loi, qui, si „ elle avait été éxécutée, aurait détruit la race „ des hommes? La pédérastie au contraire était „ expressement défendue dans le livre du Zend, „ & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du Sad- „ der, où il est dit (porte 9) *Qu'il n'y a point* „ *de plus grand péché.*

Qui croirait, mon cher lecteur, que l'ennemi de ma famille ne se contente pas de vouloir que toutes les femmes couchent avec le premier venu, mais qu'il veuille encore insinuer adroitement l'amour des garçons? Les *Jésuites*, dit-il, *n'ont rien à démêler ici.* Eh mon cher enfant! mon oncle n'a point parlé des Jésuites. Je sais bien qu'il était à Paris, lorsque le révérend père Marsi & le révérend père Fréron furent chassés du collège de Louis le Grand pour leurs fredaines; mais cela n'a rien de commun avec Sextus Empiricus; cet écrivain doutait de tout, mais personne ne doute de l'avanture de ces deux révérends pères.

Pourquoi troubler mal à propos leurs mânes? dis-tu dans l'apologie que tu fais du péché de Sodome. Il est vrai que frère Marsi est mort, mais frère Fréron vit encore. Il n'y a de lui que ses ouvrages qui soient morts; & quand on dit de lui qu'il est *yvre-mort* presque tous les jours, c'est par catacrèse, ou si l'on veut par une espèce de métonimie.

Tu te complais à citer la dissertation de feu Mr. Jean Matthieu Gesner, qui a pour titre, *Socrates sanctus pederastes*, *Socrate le saint bour-*

ge. (*). En vérité cela eſt intolerable ; il pourra bien t'arriver pareille avanture qu'à feu Mr. Deſchaufour ; l'abbé Desfontaines l'eſquiva.

C'eſt une choſe bien remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, que tant d'écrivains folliculaires ſoient ſujets à caution. J'en ai cherché ſouvent la raiſon ; il m'a paru que les folliculaires ſont pour la plupart des craſſeux chaſſés des collèges, qui n'ont jamais pu parvenir à être reçus dans la compagnie des Dames : ces pauvres gens preſſés de leurs vilains beſoins ſe ſatisfont avec les petits garçons qui leur aportent de l'imprimerie la feuille à corriger, ou avec les petits décroteurs du quartier ; c'eſt ce qui était arrivé à l'exjéſuite Desfontaines prédéceſſeur de l'exjéſuite Fréron. (**)

(*) Qui le croirait, mon cher lecteur ? cela eſt imprimé à la page 209. du livre de Mr. Toxotès intitulé *Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire.*

(**) Voyez dans l'Antologie Françaiſe cette Epigramme.

Un Ramoneur à face bazanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait gliſſant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau
Vint endoſſer ſa figure inclinée &c.

CHAPITRE VI.

DE L'INCESTE.

IL ne ſuffit pas au cruel ennemi de mon oncle d'avoir nié la providence, d'avoir pris

le parti des ridicules fables d'Hérodote contre la droite raison, d'avoir falsifié Baruch & l'Alcoran, d'avoir fait l'apologie des bordels & de la sodomie; il veut encore canoniser l'inceste. Monsieur l'Abbé Bazin a toujours été convaincu que l'inceste au premier degré, c'est à-dire entre le père & la fille, entre la mère & le fils, n'a j'amais été permis chez les nations policées. L'autorité paternelle, le respect filial en soufriraient trop. La nature fortifiée par une éducation honnête se révolterait avec horreur.

On pouvait épouser sa sœur chez les Juifs, j'en conviens. Lorsqu'Ammon fils de David viola sa sœur Thamar fille de David, Thamar lui dit en propres mots; *ne me faites pas des sottises, car je ne pourrais supporter cet opprobre, & vous passerez pour un fou; mais demandez moi au Roi mon père en mariage, & il ne vous refusera pas.*

Cette coutume est un peu contradictoire avec le Lévitique. Mais les contradictoires se concilient souvent. Les Athéniens, les Egyptiens, les Perses épousaient leurs sœurs utérines. Cela n'était pas permis aux Romains, ils ne pouvaient même se marier avec leurs niéces. L'Empereur Claude fut le seul qui obtint cette grace du Sénat. Chez nous autres, remués des barbares, on peut épouser sa niéce avec la permission du Pape, moyennant la taxe ordinaire, qui va je crois à quarante mille petits écus en comptant les menus frais. J'ai toujours entendu dire qu'il n'en avait couté que quatre vingt mille francs à Mr. de Montmartel. J'en connais qui ont couché avec leurs niéces à bien meilleur marché. Enfin il est incontestable que le Pape a le droit

divin la puiſſance de diſpenſer de toutes les loix. Mon oncle croyait même que dans un cas preſſant ſa Sainteté pouvait permettre à un frère d'épouſer ſa ſœur, ſurtout s'il s'agiſſait évidemment de l'avantage de l'égliſe; car mon oncle était très grand ſerviteur du Pape.

A l'égard de la diſpenſe pour épouſer ſon père ou ſa mère, il croyait le cas très embarraſſant: & il doutait, ſi j'oſe le dire, que le droit divin du St. Père pût s'étendre juſques-là. Nous n'en avons ce me ſemble aucun exemple dans l'hiſtoire moderne.

Ovide à la vérité dit dans ſes belles métamorphoſes;

Gentes tamen eſſe feruntur
In quibus & nato genitrix & nata parenti
Jungitur, & pietas geminato creſcit amore.

Ovide avait ſans doute en vue les Perſans Babiloniens, que les Romains leurs ennemis accuſaient de cette infamie.

Le partiſan des péchés de la chair qui a écrit contre mon oncle le défie de trouver un autre paſſage que celui de Catulle. Eh bien qu'en réſulterait-il? qu'on n'aurait trouvé qu'un accuſateur contre les Perſes, & que par conſéquent on ne doit point les juger coupables. Mais c'eſt aſſez qu'un auteur ait donné crédit à une fauſſe rumeur pour que vingt auteurs en ſoient les écos. Les Hongrois aujourd'hui font aux Turcs mille reproches qui ne ſont pas mieux fondés.

Grotius lui-même dans ſon aſſez mauvais livre ſur la religion chrétienne va juſqu'à citer la fable du pigeon de Mahomet. On tâche toujours de rendre ſes ennemis odieux & ridicules.

Notre ennemi n'a pas lû ſans doute un extrait du Zenda Veſta de Zoroaſtre communiqué dans Surate à Lordius par un de ces mages qui ſubſiſte encore. Les ignicoles ont toujours eu la permiſſion d'avoir cinq femmes: mais il eſt dit expreſſément qu'il leur a toujours été défendu d'épouſer leurs couſines. Voilà qui eſt poſitif. Tavernier dans ſon livre 4. avoue que cette vérité lui a été confirmée par un autre mage.

Pourquoi donc notre inceſtueux adverſaire trouve-t-il mauvais que Mr. l'abbé Bazin ait défendu les anciens Perſes? Pourquoi dit-il qu'il était d'uſage de coucher avec ſa mère? que gagne-t-il à cela? veut-il introduire cet uſage dans nos familles? Ah qu'il ſe contente des bonnes fortunes de Babilone.

CHAPITRE VII.

DE LA BESTIALITE,

ET DU BOUC DU SABBATH.

IL ne manquait plus au barbare ennemi de mon oncle que le péché de Beſtialité; il en eſt en fin convaincu. Mr. l'abbé Bazin avait étudié à fond l'hiſtoire de la ſorcelerie depuis Jannes & Mambré Conſeillers du Roi, ſorciers à la Cour de Pharaon, juſqu'au révérend père Girard accuſé juridiquement d'avoir endiablé la demoiſelle Cadiére en ſouflant ſur elle. Il ſavait parfaitement tous les différents dégrés par leſquels le Sabath & l'adoration du bouc avaient

paſſé. C'eſt bien dommage que ſes manuſcrits ſoient perdus. Il dit un mot de ces grands ſecrets dans ſa Philoſophie de l'hiſtoire. *Le bouc avec lequel les ſorcières étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le déſert, ce qui leur eſt reproché dans le Lévitique.*

Remarquez, s'il vous plait, la diſcrétion & la pudeur de mon oncle. Il ne dit pas que les ſorciéres s'accouplent avec un bouc, il dit qu'elles ſont ſupoſées s'accoupler.

Et là-deſſus, voilà mon homme qui s'échauſe comme un Calabrois pour ſa chévre, & qui vous parle à tort & à travers de fornication avec des animaux, & qui vous cite Pindare & Plutarque pour vous prouver que les Dames de la Dinaſtie de Mendès couchaient publiquement avec des boucs. Voyez comme il veut juſtifier les Juives par les Mendéſiennes. Juſqu'à quand outragera-t-il les Dames? Ce n'eſt pas aſſez qu'il proſtitue les Princeſſes de Babilone aux muletiers, il donne des boucs pour amants aux Princeſſes de Mendès. Je l'attends aux Pariſiennes.

Il eſt très vrai, & je l'avoue en ſoupirant, que le Lévitique fait ce reproche aux Dames Juives qui erraient dans le déſert. Je dirai pour leur juſtification, qu'elles ne pouvaient ſe laver dans un païs qui manque d'eau abſolument, & où l'on eſt encore obligé d'en faire venir à dos de chameau. Elles ne pouvaient changer d'habits, ni de ſouliers, puiſqu'elles conſervèrent quarante ans leurs mêmes habits par un miracle ſpécial. Elles n'avaient point de chemiſe. Les boucs du païs purent très bien les

prendre pour des chévres à leur odeur. Cette conformité put établir quelque galanterie entre les deux eſpèces ; mon oncle prétendait que ce cas avait été très rare dans le déſert, comme il avait vérifié qu'il eſt aſſez rare en Calabre malgré tout ce qu'on en dit. Mais enfin il lui paraiſſait évident que quelques Dames Juives étaient tombées dans ce péché. Ce que dit le Lévitique ne permet guères d'en douter. On ne leur aurait pas reproché des intrigues amoureuſes dont elles n'auraient pas été coupables.

Et qu'ils n'offrent plus aux velus avec leſquels ils ont forniqué. Lévitique chap. 17.

Les femmes ne forniqueront point avec les bêtes. chap. 19.

La femme qui aura ſervi de ſuccube à une bête ſera punie avec la bête, & leur ſang retombera ſur eux. chap. 20.

Cette expreſſion remarquable, *leur ſang retombera ſur eux*, prouve évidemment que les bêtes paſſaient alors pour avoir de l'intelligence. Non ſeulement le ſerpent & l'aneſſe avaient parlé ; mais Dieu après le déluge, avait fait un pacte, une alliance avec les bêtes. C'eſt pourquoi de très illuſtres Commentateurs trouvent la punition des bêtes qui avaient ſubjugué des femmes, très analogue à tout ce qui eſt dit des bêtes dans la Sainte Ecriture. Elles étaient capables de bien & de mal. Quant aux velus, on croit dans tout l'Orient que ce ſont des ſinges. Mais il eſt ſûr que les Orientaux ſe ſont trompés en celà, car il n'y a point de ſinges dans l'Arabie déſerte. Ils ſont trop aviſés pour venir dans un païs aride où il faut faire venir de loin le manger & le boire. Par les

velus il faut abſolument entendre les boucs.

Il eſt conſtant que la cohabitation des ſorciéres avec un bouc, la coutume de le baiſer au derrière qui eſt paſſée en proverbe, la danſe ronde qu'on éxécute autour de lui; les petits coups de vervène dont on le frappe, & toutes les cérémonies de cette Orgie viennent des Juifs qui les tenaient des Egyptiens; car les Juifs n'ont jamais rien inventé.

Je poſsède un manuſcrit Juif, qui a je crois plus de deux mille ans d'antiquité; il me paraît que l'original doit être du temps du premier ou du ſecond Ptolomée; c'eſt un détail de toutes les cérémonies de l'adoration du bouc, & c'eſt probablement ſur un exemplaire de cet ouvrage que ceux qui ſe ſont adonnés à la magie, ont compoſé ce qu'on appelle le Grimoire. Un Grand d'Eſpagne m'en a offert cent louïs d'or, je ne l'aurais pas donné pour deux cent. Jamais le bouc n'eſt appellé que le velu dans cet ouvrage. Il confondrait bien toutes les mauvaiſes critiques de l'ennemi de feu mon oncle.

Au reſte je ſuis bien aiſe d'apprendre à la derniére poſtérité qu'un ſavant d'une grande ſagacité ayant vû dans ce chapitre que Mr. *** eſt convaincu de *beſtialité*, a mis en marge, liſez *Bêtiſe*.



CHA-

CHAPITRE VIII.

D'ABRAHAM ET DE NINON L'ENCLOS.

MOnſieur l'abbé Bazin était perſuadé avec Onkelos & avec tous les Juifs Orientaux qu'Abraham était âgé d'environ cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il importe fort peu de ſavoir préciſément quel âge avait le père des croyants. Quand Dieu nous jugera tous dans la vallée de Joſaphat, il eſt probable qu'il ne nous punira pas d'avoir été de mauvais chronologiſtes comme le détracteur de mon oncle. Il ſera puni pour avoir été vain, inſolent, groſſier, & calomniateur, & non pour avoir manqué d'eſprit & avoir ennuié les Dames.

Il eſt bien vrai qu'il eſt dit dans la Genèſe qu'Abraham ſortit d'Aran en Méſopotamie âgé de ſoixante & quinze ans après la mort de ſon père Tharé le potier. Mais il eſt dit auſſi dans la Genèſe que Tharé ſon père l'ayant engendré à ſoixante & dix ans, vécut juſqu'à deux cent cinq. Il faut donc abſolument expliquer l'un des deux paſſages par l'autre. Si Abraham ſortit de la Caldée après la mort de Tharé âgé de deux cent cinq ans, & ſi Tharé l'avait eu à l'âge de ſoixante & dix, il eſt clair qu'Abraham avait juſte deux cent trente-cinq ans lorſqu'il ſe mit à voyager. Notre lourd adverſaire propoſe

un autre ſiſtême pour eſquiver la difficulté; il appelle Philon le Juif à ſon ſecours, & il croit donner le change à mon cher lecteur en diſant que la ville d'Aran eſt la même que Carrès. Je ſuis bien ſûr du contraire, & je l'ai vérifié ſur les lieux. Mais quel raport, je vous prie, la ville de Carrès a-t-elle avec l'âge d'Abraham & de Sara ?

On demandait encor à mon oncle comment Abraham venu de Méſopotamie pouvait ſe faire entendre à Memphis. Mon oncle répondait qu'il n'en ſavait rien, qu'il ne s'en embarraſſait guères, qu'il croyait tout ce qui ſe trouve dans la Sainte Ecriture, ſans vouloir l'expliquer, & que c'était l'affaire de Mrs. de Sorbonne qui ne ſe ſont jamais trompés.

Ce qui eſt bien plus important, c'eſt l'impiété avec laquelle notre mortel ennemi compare Sara la femme du Père des croyants avec la fameuſe Ninon l'Enclos. Il ſe demande comment il ſe peut faire que Sara âgée de ſoixante & quinze ans, allant de Sichem à Memphis ſur ſon âne pour chercher du bled, enchantat le cœur du Roi de la ſuperbe Egypte, & fit enſuite le même effet ſur le petit Roi de Gérar dans l'Arabie déſerte. Il répond à cette difficulté par l'exemple de Ninon. *On ſait*, dit-il, *qu'à l'âge de quatre-vingt ans Ninon ſçut inſpirer à l'abbé Gédoin des ſentiments qui ne ſont faits que pour la jeuneſſe ou l'âge viril.* Avouez, mon cher lecteur, que voilà une plaiſante maniére d'expliquer l'Ecriture Sainte; il veut s'égayer, il croit que c'eſt là le bon ton. Il veut imiter mon oncle. Mais quand certain animal à longues oreilles veut donner la patte comme le

petit chien, vous ſavez comme on le renvoye.

Il ſe trompe ſur l'hiſtoire moderne comme ſur l'ancienne. Perſonne n'eſt plus en état que moi de rendre compte des derniéres années de Mlle l'Enclos qui ne reſſemblait en rien à Sara. Je ſuis ſon légataire. Je l'ai vue les derniéres années de ſa vie. Elle était ſèche comme une momie. Il eſt vrai qu'on lui préſenta l'abbé de Gédoin qui ſortait alors des Jéſuites, mais non pas pour les mêmes raiſons que les Desfontaines & les Frérons en ſont ſortis. J'allais quelquefois chez elle avec cet abbé qui n'avait d'autre maiſon que la notre. Il était fort éloigné de ſentir des déſirs pour une décrépite ridée qui n'avait ſur les os qu'une peau jaune tirant ſur le noir.

Ce n'était point l'abbé de Gédoin à qui on imputait cette folie; c'était à l'abbé de Chateauneuf frère de celui qui avait été Ambaſſadeur à Conſtantinople. Chateauneuf avait eu en effet la fantaiſie de coucher avec elle vingt ans auparavant. Elle était encore aſſez belle à l'âge de près de ſoixante années. Elle lui donna en riant un rendez-vous pour un certain jour du mois. Et pourquoi ce jour là plutôt qu'un autre ? lui dit l'abbé de Chateauneuf. C'eſt que j'aurai alors ſoixante ans juſte, lui dit-elle. Voilà la vérité de cette hiſtoriette qui a tant couru, & que l'abbé de Chateauneuf mon bon parrain, à qui je dois mon batême, m'a raconté ſouvent dans mon enfance, pour me former l'eſprit & le cœur; mais Mademoiſelle l'Enclos ne s'attendait pas d'être un jour comparée à Sara dans un libelle fait contre mon oncle.

Quoiqu'Abraham ne m'ait point mis ſur ſon teſtament, & que Ninon l'Enclos m'ait mis ſur

le ſien, cependant je la quitte ici pour le père des croyants. Je ſuis obligé d'apprendre à l'abbé Fou..... détracteur de mon oncle, ce que penſent d'Abraham tous les Guèbres que j'ai vus dans mes voyages. Ils l'appellent *Ebrahim*, & lui donnent le ſurnom de *Zér ateukt*, c'eſt notre Zoroaſtre. Il eſt conſtant que ces Guèbres diſperſés & qui n'ont jamais été mêlés avec les autres nations, dominaient dans l'Aſie avant l'établiſſement de la Horde Juive, & qu'Abraham était de Caldée, puiſque le Pentateuke le dit. Monſieur l'abbé Bazin avait aprofondi cette matiére. Il me diſait ſouvent, mon neveu, on ne connait pas aſſez les Guèbres, on ne connoit pas aſſez *Ebrahim*; croyez-moi, liſez avec attention le Zenda veſta, & le Védam.

CHAPITRE IX.

DE THEBES, DE BOSSUET ET DE ROLLIN.

MOn oncle, comme je l'ai déja dit, aimait le merveilleux, la fiction en poëſie; mais il les déteſtait dans l'hiſtoire; il ne pouvait ſouffrir qu'on mit des conteurs de fables à coté des Tacites, ni des Grégoires de Tours auprès des Rapin Toiras. Il fut ſéduit dans ſa jeuneſſe par le ſtile brillant du diſcours de Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle. Mais quand il eut un peu étudié l'hiſtoire & les hommes, il vit que la plupart des auteurs n'avaient voulu écrire que des

menſonges agréables, & étonner leurs lecteurs par d'incroyables avantures. Tout fut écrit comme les Amadis. Mon oncle riait quand il voyait Rollin copier Boſſuet mot à mot, & Boſſuet copier les anciens qui ont dit que dix mille combattans ſortaient par chacune des cent portes de Thèbes, & encore deux cent chariots armés en guerre par chaque porte, celà ferait un million de ſoldats dans une ſeule ville, ſans compter les cochers & les guerriers qui étaient ſur les chariots, ce qui ferait encore quarante mille hommes de plus, à deux perſonnes ſeulement par chariot.

Mon oncle remarquait très juſtement qu'il eût fallu au moins cinq ou ſix millions d'habitans dans cette ville de Thèbes pour fournir ce nombre de guerriers; il ſavait qu'il n'y a pas aujourd'hui plus de trois millions de têtes en Egypte; il ſavait que Diodore de Sicile n'en admettait pas davantage de ſon temps : ainſi il rabattait beaucoup de toutes les éxagérations de l'antiquité.

Il doutait qu'il y eût eu un Séſoſtris qui partit d'Egypte pour aller conquérir le monde entier avec ſix cent mille hommes & vingt-ſept mille chars de guerre. Celà lui paraiſſait digne de Picrocole dans Rabelais. La manière dont cette conquête du monde entier fut préparée, lui paraiſſait encor plus ridicule. Le père de Séſoſtris avait deſtiné ſon fils à cette belle expédition ſur la foi d'un ſonge; car les ſonges alors étaient des avis certains envoyés par le ciel, & le fondement de toutes les entrepriſes. Le bon homme dont on ne dit pas même le nom, s'aviſa de deſtiner tous les enfans qui étaient nés le même

jour que ſon fils, à l'aider dans la conquête de la terre, & pour en faire autant de héros, il ne leur donnait à déjeuner, qu'après les avoir fait courir cent quatre-vingt ſtades tout d'une haleine; c'eſt bien courir dans un pays fangeux où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe, & où preſque tous les meſſages ſe font par bateau ſur les canaux.

Que fait l'impitoyable cenſeur de mon oncle? au lieu de ſentir tout le ridicule de cette hiſtoire, il s'aviſe d'évaluer le grand & le petit ſtade, & il croit prouver que les petits enfans deſtinés à vaincre toute la terre, ne couraient que trois de nos grandes lieues & demie pour avoir à déjeuner.

Il s'agit bien vraiment de ſavoir au juſte ſi Séſoſtris comptait par grand ou petit ſtade, lui qui n'avait jamais entendu parler de ſtade qui eſt une meſure Grecque. Voilà le ridicule de preſque tous les Commentateurs, & des *Sco*liaſtes; ils s'attachent à l'explication arbitraire d'un mot inutile, & négligent le fond des choſes. Il eſt queſtion ici de détromper les hommes ſur les fables dont on les a bercés depuis tant de ſiécles. Mon oncle pèſe les probabilités dans la balance de la raiſon; il rappelle les lecteurs au bon ſens, & on vient nous parler de grands & de petits ſtades!

J'avouerai encore que mon oncle levait les épaules quand il liſait dans Rollin que Xerxès avait fait donner trois cent coups de fouet à la mer, qu'il avait fait jetter dans l'Helleſpont une paire de menottes pour l'enchainer, qu'il avait écrit une lettre menaçante au mont Athos; & qu'enfin lors qu'il arriva au pas des Ther-

mopiles (où deux hommes de front ne peuvent passer,) il était suivi de cinq millions deux cent quatre-vingt trois mille deux cent vingt personnes, comme le dit le véridique & exact Hérodote.

Mon oncle disait toujours, serrez, serrez, en lisant ces contes de ma mère l'oye. Il disait, Hérodote a bien fait d'amuser & de flatter des Grecs par ces romans, & Rollin a mal fait de ne les pas réduire à leur juste valeur, en écrivant pour des Français du dix-huitiéme siécle.

CHAPITRE X.

DES PRETRES OU PROPHETES OU SCHOEN D'EGYPTE.

OUi, barbare, les prêtres d'Egypte s'appellaient *Schoen*, & la Genèse ne leur donne pas d'autre nom; la vulgate même rend ce nom par *Sacerdos*. Mais qu'importent les noms? Si tu avais sçu profiter de la philosophie de mon oncle, tu aurais recherché quelles étaient les fonctions de ces Schoen, leurs sciences, leurs impostures; tu aurais tâché d'aprendre si un Schoen était toujours en Egypte un homme constitué en dignité, comme parmi nous un Evêque, & même un Archidiacre; ou si quelquefois on s'arrogeait le titre de Schoen, comme on s'appelle parmi nous Monsieur l'abbé, sans avoir d'abbayes; si un Schoen, pour avoir

été précepteur d'un grand ſeigneur, & pour être noûrri dans la maiſon, avait le droit d'attaquer impunément les vivants & les morts, & d'écrire ſans eſprit contre des Egyptiens qui paſſaient pour en avoir.

Je ne doute pas qu'il n'y ait eu des Schoen fort ſavants ; par exemple, ceux qui firent aſſaut de prodiges avec Moïſe, qui changèrent toutes les eaux de l'Egypte en ſang, qui couvrirent tout le païs de grenouilles, qui firent naître juſqu'à des poux, mais qui ne purent les chaſſer ; car il y a dans le texte Hébreu, *ils firent ainſi, mais pour chaſſer les poux ils ne le purent.* La vulgate les traite plus durement. Elle dit qu'ils ne purent même produire des poux.

Je ne ſais ſi tu es Schoen, & ſi tu fais ces beaux prodiges, car on dit que tu es fort initié dans les miſtères des Schoen de St. Medard ; mais je préférerai toujours un Schoen doux, modeſte, honnête, à un Schoen qui dit des injures à ſon prochain, à un Schoen qui cite ſouvent à faux & qui raiſonne comme il cite, à un Schoen qui pouſſe l'horreur juſqu'à dire que Mr. l'abbé Bazin entendait mal le Grec parce que ſon tipographe a oublié un ſigma & a mis un *oi* pour un *ei.*

Ah ! mon fils, quand on a calomnié ainſi les morts, il faut faire pénitence le reſte de ſa vie.

CHAPITRE XI.

DU TEMPLE DE TYR.

JE paſſe ſous ſilence une infinité de menues mépriſes du Schoen enragé contre mon oncle ; mais je vous demande, mon cher lecteur, la permiſſion de vous faire remarquer comme il eſt malin. Monſieur l'abbé Bazin avait dit que le temple d'Hercule à Tyr n'était pas des plus anciens. Les jeunes Dames qui ſortent de l'opéra comique pour aller chanter à table les jolies chanſons de Mr. Collet ; les jeunes Officiers, les Conſeillers même de grand Chambre, Meſſieurs les Fermiers Généraux, enfin tout ce qu'on appelle à Paris la bonne compagnie, ſe ſoucieront peut-être fort peu de ſavoir en quelle année le temple d'Hercule fut bâti. Mon oncle le ſavait. Son implacable perſécuteur ſe contente de dire vaguement qu'il était auſſi ancien que la ville ; ce n'eſt pas là répondre ; il faut dire en quel tems la ville fut bâtie. C'eſt un point très intéreſſant dans la ſituation préſente de l'Europe. Voici les propres paroles de l'abbé Bazin.

„ Il eſt dit dans les annales de la Chine que „ les premiers Empereurs ſacrifiaient dans un „ temple. Celui d'Hercule à Tyr, ne parait „ pas être des plus anciens. Hercule ne fut „ jamais chez aucun peuple qu'une Divinité ſé- „ condaire, cependant le temple de Tyr eſt très

„ antérieur à celui de Judée. Hiram en avait
„ un magnifique, lorſque Salomon aidé par
„ Hiram bâtit le ſien. Hérodote qui voyagea
„ chez les Tyriens, dit que de ſon temps les
„ archives de Tyr ne donnaient à ce temple
„ que deux mille trois cent ans d'antiquité.

Il eſt clair par là que le temple de Tyr n'était antérieur à celui de Salomon que d'environ douze cent années. Ce n'eſt pas là une antiquité bien reculée, comme tous les ſages en conviendront. Hélas! preſque toutes nos antiquités ne ſont que d'hier; il n'y a que quatre mille ſix cent ans qu'on éleva un temple dans Tyr. Vous ſentez, ami lecteur, combien quatre mille ſix cent ans ſont peu de choſe dans l'étendue des ſiècles, combien nous ſommes peu de choſe, & ſurtout combien un pédant orgueilleux eſt peu de choſe.

Quant au divin Hercule Dieu de Tyr qui dépucela cinquante damoiſelles en une nuit, mon oncle ne l'appelle que Dieu ſécondaire. Ce n'eſt pas qu'il eût trouvé quelque autre Dieu des Gentils qui en eût fait davantage, mais il avait de très bonnes raiſons pour croire que tous les Dieux de l'antiquité, ceux-mêmes *majorum gentium*, n'étaient que des Dieux du ſecond ordre, auxquels préſidait le Dieu formateur, le maître de l'univers, le *Deus optimus* des Romains, le *Knef* des Egyptiens, l'*Iaho* des Phéniciens, le *Mitra* des Babiloniens, le *Zeus* des Grecs maître des Dieux & des hommes, l'*Iezad* des anciens Perſans. Mon oncle adorateur de la divinité, ſe complaiſait à voir l'univets entier adorer un Dieu unique malgré les ſuperſtitions abominables dans leſquelles toutes les nations

anciennes, excepté les lettrés Chinois, ſe ſont plongées.

CHAPITRE XII.

DES CHINOIS.

QUel eſt donc cet acharnement de nôtre adverſaire contre les Chinois & contre tous les gens ſenſés de l'Europe qui rendent juſtice aux Chinois? Le barbare n'héſite point à dire, *que les petits philoſophes ne donnent une ſi haute antiquité à la Chine que pour décréditer l'écriture.*

Quoi! c'eſt pour décréditer l'écriture ſainte que l'Archevêque Navarette, Gonzales de Mendoza, Henningius, Louis de Guſman, Semmedo & tous les Miſſionnaires ſans en excepter un ſeul, s'accordent à faire voir que les Chinois doivent être raſſemblés en corps de peuple depuis plus de cinq mille années? Quoi! c'eſt pour inſulter à la religion chrétienne, qu'en dernier lieu le père Parennin a réfuté avec tant d'évidence la chimère d'une prétendue colonie envoyée d'Egypte à la Chine? Ne ſe laſſera-t-on jamais au bout de nos terres occidentales de conteſter aux peuples d'Orient leurs titres, leurs arts & leurs uſages? Mon oncle était fort irrité contre cette témérité abſurde. Mais comment accorderons-nous le texte Hébreu avec le Samaritain? Eh morbleu comme vous pourrez, diſait mon oncle; mais

ne vous faites pas moquer des Chinois; laiſſez les en paix comme ils vous y laiſſent.

Ecoute, cruel ennemi de feu mon cher oncle; tâche de répondre à l'argument qu'il pouſſa vigoureuſement dans ſa brochure en huit volumes ſur l'hiſtoire générale. Mon oncle était auſſi ſavant que toi, mais il était mieux ſavant, comme dit Montagne; ou ſi tu veux il était auſſi ignorant que toi (car en vérité que ſavons-nous?) mais il raiſonnait, il ne compilait pas. Or voici comme il raiſonne puiſſamment dans le premier volume de cet eſſai ſur l'hiſtoire, où il ſe moque de beaucoup d'hiſtoires.

„ Qu'importe après tout, que ces livres renferment, ou non, une chronologie toujours ſure? je veux que nous ne ſachions pas en quel temps préciſément vécut Charlemagne: dès qu'il eſt certain qu'il a fait de vaſtes conquêtes avec de grandes armées, il eſt clair qu'il eſt né chez une nation nombreuſe, formée en corps de peuple par une longue ſuite de ſiècles. Puis donc que l'Empereur Hiao, qui vivait inconteſtablement plus de deux mille quatre cent ans avant nôtre Ere, conquit tout le païs de la Corée, il eſt indubitable que ſon peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cicle, un comput, qui commence 2602 ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur conteſter une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons ſoixante ſiſtêmes différents pour compter les temps anciens, & qui ainſi n'en avons pas pas un?

„ Les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au bout de dix ans. Les calculateurs

„ de la propagation de l'eſpèce humaine ont
„ remarqué qu'il faut des circonſtances favora-
„ bles pour qu'une nation s'accroiſſe d'un ving-
„ tiéme au bout de cent années; & très ſou-
„ vent il arrive que la peuplade diminue, au
„ lieu d'augmenter. De ſavants chronologiſtes
„ ont ſupputé qu'une ſeule famille après le dé-
„ luge, toujours occupée à peupler, & ſes en-
„ fans s'étant occupés de même, il ſe trouva
„ en 250 ans beaucoup plus d'habitans que
„ n'en contient aujourd'hui l'univers. Il
„ s'en faut beaucoup que le Talmud & les
„ mille & une nuit aient inventé rien de plus
„ abſurde. On ne fait point ainſi des enfans
„ à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez
„ ces Archipels immenſes de l'Aſie dont il ne
„ ſort perſonne; les Maldives, les Philippi-
„ nes, les Moluques n'ont pas le nombre d'ha-
„ bitants néceſſaire. Tout celà eſt encor une
„ nouvelle preuve de la prodigieuſe antiquité
„ de la population de la Chine.

Il n'y a rien à répondre, mon ami.

Voici encor comme mon oncle raiſonnait. Abrabam s'en va chercher du bled avec ſa femme en Egypte l'année qu'on dit être la 1917e avant nôtre Ere; il y a tout juſte 3714 ans; c'était 428 ans après le déluge univerſel. Il va trouver le Pharaon, le Roi d'Egypte; il trouve des rois partout, à Sodome, à Gomore, à Gérar, à Salem; déja même on avait bâti la tour de Babel environ 314 ans avant le voyage d'Abraham en Egypte. Or, pour qu'il y ait tant de Rois, & qu'on bâtiſſe de ſi belles tours, il eſt clair qu'il faut bien des ſiècles. L'abbé Bazin s'en tenait là, il laiſſait le lecteur tirer ſes concluſions.

O l'homme difcret que feu Mr. l'abbé Bazin! auffi avait-il vécu familiérement avec Jérome Carré, Guillaume Vadé, feu Mr. Ralph auteur de Candide, & plufieurs autres grands perfonnages du fiècle. Di moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

CHAPITRE XIII.

DE L'INDE ET DU VÉDAM.

L'Abbé Bazin, avant de mourir envoya à la Bibliothèque du Roi le plus précieux manufcrit qui foit dans tout l'Orient. C'eft un ancien commentaire d'un Brame nommé *Shumontou* fur le *Védam*, qui eft le livre facré des anciens Brachmanes. Ce manufcrit eft inconteftablement du temps où l'ancienne religion des Gimnofophiftes commençait à fe corrompre: c'eft après nos livres facrés le monument le plus refpectable de la créance de l'unité de Dieu; il eft intitulé *Ezour-Védam*, comme qui dirait le vrai Védam, le Védam expliqué, le pur Védam. On ne peut pas douter qu'il n'ait été écrit avant l'expédition d'Aléxandre dans les Indes, puifque longtems avant Aléxandre, l'ancienne religion Bramine ou Abramine, l'ancien culte enfeigné par Brama, avaient été corrompus par des fuperftitions & par des fables. Ces fuperftitions même avaient pénétré jufqu'à la Chi-

ne du temps de Confutzé qui vivait environ trois cent ans avant Aléxandre. L'auteur de l'Ezour-Védam combat toutes ces ſuperſtitions qui commençaient à naître de ſon temps. Or pour qu'elles ayenr pu pénétrer de l'Inde à la Chine, il faut un aſſez grand nombre d'années: ainſi quand nous ſuppoſerons que ce rare manuſcrit a été écrit environ quatre cent ans avant la conquête d'une partie de l'Inde par Aléxandre, nous ne nous éloignerons pas beaucoup de la vérité.

Shumontou combat toutes les eſpèces d'idolatrie dont les Indiens commençaient alors à être infectés; & ce qui eſt extrêmement important, c'eſt qu'il raporte les propres paroles du Védam; dont aucun homme en Europe juſqu'à préſent n'avait connu un ſeul paſſage. Voici donc ces propres paroles du Védam attribué à Brama citées dans l'*Ezour-Védam* :

C'eſt l'être ſuprême qui a tout créé, le ſenſible & l'inſenſible; il y a eu quatre âges différens: tout périt à la fin de chaque âge, tout eſt ſubmergé, & le déluge eſt un paſſage d'un âge à l'autre &c.

Lorſque Dieu exiſtait ſeul, & que nul autre être n'éxiſtait avec lui, il forma le deſſein de créer le monde; il créa d'abord le temps, enſuite l'eau & la terre: & du mélange des cinq élemens, à ſavoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumiére, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur baſe. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre eſt la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'eſt l'Immaus). Adimo (c'eſt le nom du premier homme) ſortit des mains de Dieu. Pocriti eſt le nom de ſon épouſe. D'Adi-

dimo naquit Brama, qui fut le législateur des nations & le père des Brames.

Une preuve non moins forte que ce livre fut écrit longtems avant Alexandre, c'eſt que les noms des fleuves & des montagnes de l'Inde ſont les mêmes que dans le *Hanſcrit*, qui eſt la langue ſacrée des Brachmanes. On ne trouve pas dans l'Ezour-Védam un ſeul des noms que les Grècs donnèrent aux païs qu'ils ſubjuguèrent. L'Inde s'appelle *Somboudipo*, le Gange *Zanoubi*, le mont Imaus *Mérou* &c.

Notre ennemi jaloux des ſervices que l'abbé Bazin a rendu aux lettres, à la religion & à la patrie, ſe ligue avec le plus implacable ennemi de notre chère patrie, de nos lettres & de notre religion, le Docteur Warburton (devenu je ne ſais comment Evêque de Gloceſtre) commentateur de Shakeſpear, & auteur d'un gros fatras contre l'immortalité de l'ame, ſous le nom de la divine légation de Moïſe: il raporte une objection de ce brave prêtre hérétique contre l'opinion de l'abbé Bazin bon catholique, & contre l'évidence que l'Ezour-Védam a été écrit avant Alexandre. Voici l'objection de l'Evêque.

„ Cela eſt auſſi judicieux qu'il le ſerait d'ob-
„ ſerver que les annales des Sarraſins & des
„ Turcs ont été écrites avant les conquêtes
„ d'Alexandre, parce que nous n'y remarquons
„ point les noms que les Grecs impoſérent aux
„ riviéres, aux villes & aux contrées qu'ils con-
„ quirent dans l'Aſie mineure, & qu'on n'y lit
„ que des noms anciens qu'elles avaient depuis
„ les premiers tems. Il n'eſt jamais entré dans
„ la tête de ce poëte, que les Indiens & les

„ Arabes pouvaient exactement avoir la même „ envie de rendre les noms primitifs aux lieux „ d'où les Grecs avaient été chaſſés.

Warburton ne connait pas plus les vraiſemblances que les bienſéances. Les Turcs & les Grecs modernes ignorent aujourd'hui les anciens noms du païs que les uns habitent en vainqueurs & les autres en eſclaves. Si nous déterrions un ancien manuſcrit Grec, dans lequel *Stamboul* fût appellé Conſtantinople, l'*Atmeïdam* Hippodrome, *Scutari* le fauxbourg de Calcédoine, le cap *Janiſſari* Promontoire de Sigée, *Cara Danguis* le Pont-Euxin, &c. nous conclurrions que ce manuſcrit eſt d'un temps qui a précédé Mahomet ſecond, & nous jugerions ce manuſcrit très ancien s'il ne contenait que les dogmes de la primitive Egliſe.

Il eſt donc très vraiſemblable que le Brachmane qui écrivait dans le *Zomboudipo*, c'eſt-à-dire dans l'Inde, écrivait avant Aléxandre qui donna un autre nom au *Zomboudipo*; & cette probabilité devient une certitude lorſque ce Brachmane écrit dans les premiers temps de la corruption de ſa religion, époque évidemment antérieure à l'expédition d'Alexandre.

Warburton, de qui l'abbé Bazin avait relevé quelques fautes avec ſa circonſpection ordinaire, s'en eſt vengé avec toute l'acreté du pédantiſme. Il s'eſt imaginé, ſelon l'ancien uſage, que des injures étaient des raiſons, & il a pourſuivi l'abbé Bazin avec toute la fureur que l'Angleterre entiére lui reproche. On n'a qu'à s'informer dans Paris à un ancien membre du Parlement de Londres qui vient d'y fixer ſon ſéjour, du caractère de cet Evêque Warburton

commentateur de Shakeſpear & calomniateur de Moïſe ; on ſaura ce qu'on doit penſer de cet homme; & l'on apprendra comment les ſavants d'Angleterre, & ſurtout le célèbre Evêque Lowth, ont réprimé ſon orgueil & confondu ſes erreurs.

CHAPITRE XIV.

QUE LES JUIFS HAISSAIENT TOUTES LES NATIONS.

L'Auteur du Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire, croit accabler l'abbé Bazin en répétant les injures atroces que lui dit Warburton au ſujet des Juifs. Mon oncle était lié avec les plus ſavants Juifs de l'Aſie. Ils lui avouèrent qu'il avait été ordonné à leurs ancêtres d'avoir toutes les nations en horreur ; & en effet parmi tous les hiſtoriens qui ont parlé d'eux, il n'en eſt aucun qui ne ſoit convenu de cette vérité ; & même pour peu qu'on ouvre les livres de leurs loix, vous trouverez au chap. 4. du Deuteronome ; *il vous a conduit avec ſa grande puiſſance, pour exterminer à votre entrée de très grandes nations.*

Au chapitre ſept ; *il conſumera peu à peu les nations devant vous, par parties ; vous ne pourez les exterminer toutes enſemble, de peur que les bêtes de la terre ne ſe multiplient trop.*

Il vous livrera leurs Rois entre vos mains. Vous détruirez juſqu'à leur nom : rien ne pourra vous reſiſter.

On trouverait plus de cent paſſages qui indiquent cette horreur pour tous les peuples qn'ils connaiſſaient; il ne leur était pas permis de manger avec des Egyptiens, de même qu'il était défendu aux Egyptiens de manger avec eux. Un Juif était ſouillé, & le ſerait encore aujóurd'hui, s'il avait tâté d'un mouton tué par un étranger, s'il s'était ſervi d'une marmite étrangère. Il eſt donc conſtant que leur loi les rendait néceſſairemenr les ennemis du genre humain. La Geneſe, il eſt vrai, fait deſcendre toutes les nations du même père. Les Perſans, les Phéniciens, les Babiloniens, les Egyptiens, les Indiens venaient dë Noé comme les Juifs; qu'eſt-ce que cela prouve, ſinon que les Juifs haïſſaient leurs fréres? Les Anglais ſont auſſi les frères des Français. Cette conſanguinité empêche-t-elle que Warburton ne nous haïſſe? il hait juſqu'à ſes compatriotes, qui le lui rendent bien.

Il a beau dire que les Juifs ne haïſſaient que l'idolatrie des autres nations; il ne ſait abſolument ce qu'il dit. Les Perſans n'étaient point idolâtres, & ils étaient l'objet de la haine Juive. Les Perſans adoraient un ſeul Dieu, & n'avaient point alors de ſimulacres. Les Juifs adoraient un ſeul Dieu & avaient des ſimulacres, douze bœufs dans le temple, & deux Chérubins dans le Saint des Saints. Ils devaient regarder tous leurs voiſins comme leurs ennemis, puiſqu'on leur avait promis qu'ils domineraient d'une mer à l'autre, & depuis les bords du Nil juſqu'à ceux de l'Euphrate. Cette étendue de terrein leur aurait compoſé un empire immenſe. Leur loi qui leur promettait cet empire les ren-

dait donc néceſſairement ennemis de tous les peuples qui habitaient depuis l'Euphrate juſqu'à la Méditerranée. Leur extrême ignorance ne leur permettait pas de connaître d'autres nations, & en déteſtant tout ce qu'ils connaiſſaient, ils croyaient déteſter toute la terre.

Voilà l'exacte vérité. Warburton prétend que l'abbé Bazin ne s'eſt exprimé ainſi que parce qu'un Juif qu'il appelle grand babillard, avait fait autrefois une banqueroute audit abbé Bazin. Il eſt vrai que le Juif Médina fit une banqueroute conſidérable à mon oncle: mais celà empêche-t-il que Joſué n'ait fait pendre trente & un Rois ſelon les ſaintes Ecritures? Je demande à Warburton ſi l'on aime les gens que l'on fait pendre *hang him.*

CHAPITRE XV.

DE WARBURTON.

Contredites un homme qui ſe donne pour ſavant, & ſoyez ſûr alors de vous attirer des volumes d'injures. Quand mon oncle apprit que Warburton, après avoir commenté Shakeſpéar, commentait Moïſe, & qu'il avait déja fait deux gros volumes pour démontrer que les Juifs inſtruits par Dieu même, n'avaient aucune idée ni de l'immortalité de l'ame ni d'un jugement après la mort; cette entrepriſe lui parut monſtrueuſe, ainſi qu'à toutes les conſciences timorées de l'Angleterre. Il en écrivit ſon

ſentiment à Mr. S... avec ſa modération ordinaire. Voici ce que Mr. S. . . lui répondit.

Monſieur,

C'eſt une entrepriſe merveilleuſement ſcandaleuſe dans un prêtre, *tis an undertaking wonderfully ſcandalous in a prieſt*, de s'attacher à détruire l'opinion la plus ancienne & la plus utile aux hommes. Il vaudrait bien mieux que ce Warburton commentât l'opéra des gueux, *The beggars opera*, après avoir très mal commenté Shakeſpear, que d'entaſſer une érudition ſi mal digérée & ſi erronée pour détruire la religion. Car enfin notre ſainte religion eſt fondée ſur la Juive. Si Dieu a laiſſé le peuple de l'ancien Teſtament dans l'ignorance de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenſes après la mort, il a trompé ſon peuple chéri : la religion Juive eſt donc fauſſe; la chrétienne fondée ſur la Juive ne s'appuye donc que ſur un tronc pourri. Quel eſt le but de cet homme audacieux ? je n'en ſais encore rien. Il flatte le gouvernement : s'il obtient un Evêché, il ſera Chrétien; s'il n'en obtient point, j'ignore ce qu'il ſera. Il a déja fait deux gros volumes ſur la légation de Moïſe, dans leſquels il ne dit pas un ſeul mot de ſon ſujet. Cela reſſemble au chapitre des bottes, où Montagne parle de tout, excepté des bottes; c'eſt un cahos de citations dont on ne peut tirer aucune lumiére. Il a ſenti le danger de ſon audace, & il a voulu l'envelopper dans les obſcurités de ſon ſtile. Il ſe montre enfin plus à découvert dans ſon troiſiéme volume. C'eſt là qu'il entaſſe tous les paſſages favorables à ſon impiété, & qu'il écarte tous ceux qui appu-

yent l'opinion commune. Il va chercher dans Job qui n'était pas Hébreu ce paſſage équivoque; *comme le nuage qui ſe diſſipe & s'évanouït, ainſi eſt au tombeau l'homme qui ne reviendra plus.*

Et ce vain diſcours d'une pauvre femme à David. *Nous devons mourir, nous ſommes comme l'eau répandue ſur la terre qu'on ne peut plus ramaſſer.*

Et ces verſets du Pſaume 88. *Les morts ne peuvent ſe ſouvenir de toi. Qui pourra te rendre des actions de grace dans la tombe? que me reviendra-t-il de mon ſang, quand je deſcendrai dans la foſſe? La pouſſiére t'addreſſera-t-elle des vœux? déclarera-t-elle la vérité?*

Montreras-tu tes merveilles aux morts? les morts ſe léveront-ils? auras-tu d'eux des priéres?

Le livre de l'Eccleſiaſte (dit-il page 170) eſt encore plus poſitif. *Les vivants ſavent qu'ils mourront, mais les morts ne ſavent rien; point de récompenſe pour eux, leur mémoire périt à jamais.*

Il met ainſi à contribution Ezechias, Jérémie & tout ce qu'il peut trouver de favorable à ſon ſiſtême.

Cet acharnement à répandre le dogme funeſte de la mortalité de l'ame a ſoulevé contre lui tout le Clergé. Il a tremblé que ſon patron qui penſe comme lui, ne fût pas aſſez puiſſant pour lui faire avoir un Evêché. Quel parti a-t-il pris alors? celui de dire des injures à tous les philoſophes. *Quis tulerit Gracchos de ſeditione querentes?* Il a élevé l'étendart du fanatiſme dans une main, tandis que de l'autre

tre

tre il déployait celui de l'irréligion. Par là il a ébloui la cour, & enseignant réellement la mortalité de l'ame, & feignant ensuite de l'admettre, il aura probablement l'Evêché qu'il désire. Chez vous tout chemin mène à Rome; & chez nous tout chemin mène à l'Evêché.

Voilà ce que Mr. S. écrivait en 1758. & tout ce qu'il a prédit est arrivé. Warburton jouït d'un bon Evêché: il insulte les Philosophes. En vain l'Evêque Lowth a pulvérisé son livre, il n'en est que plus audacieux, il cherche même à persécuter. Et s'il pouvait, il ressemblerait au *peachum in the beggars opera* qui se donne le plaisir de faire pendre ses complices. La plupart des hypocrites ont le regard doux du chat & cachent leurs griffes: Celui-ci découvre les siennes en levant une tête hardie; il a été ouvertement délateur, & il voudrait être persécuteur.

Les Philosophes d'Angleterre lui reprochent l'excès de la mauvaise foi, & celui de l'orgueil; l'Eglise Anglicane le regarde comme un homme dangereux, les gens de lettres comme un écrivain sans goût & sans méthode, qui ne sait qu'entasser citations sur citations; les politiques comme un brouillon qui ferait revivre s'il pouvait la chambre étoilée: Mais il se moque de tout cela, *he writes about it goddess, and about it.*

Warburton me répondra peut-être qu'il n'a fait que suivre le sentiment de mon oncle & de plusieurs autres savánts qui ont tous avoué qu'il n'est pas parlé expressément de l'immortalité de l'ame dans la loi Judaïque. Cela est vrai, il n'y a que des ignorants qui en dou-

tent, & des gens de mauvaiſe foi, qui affectent d'en douter: mais le pieux Bazin diſait que cette doctrine, ſans laquelle il n'eſt point de religion, n'étant pas expliquée dans l'ancien teſtament, y doit être ſous-entendue; qu'elle y eſt virtuellement; que ſi on ne l'y trouve pas *totidem verbis*, elle y eſt *totidem litteris*; & qu'enfin ſi elle n'y eſt point du tout, ce n'eſt pas à un Evêque à le dire.

Mais mon oncle a toujours ſoutenu que Dieu eſt bon, qu'il a donné l'intelligence à ceux qu'il a favoriſés, qu'il a ſuppléé à notre ignorance. Mon oncle n'a point dit d'injures aux ſavants; il n'a jamais cherché à perſécuter perſonne; au contraire il a écrit contre l'intolérance le livre le plus honnête, le plus circonſpect, le plus chrétien, le plus rempli de piété qu'on ait fait depuis Thomas à Kempis. Mon oncle quoiqu'un peu enclin à la raillerie était paitri de douceur & d'indulgence. Il fit pluſieurs piéces de théatre dans ſa jeuneſſe, tandis que l'Evêque Warburton ne pouvait que commenter des comédies. Mon oncle quand on ſifflait ſes piéces, ſifflait comme les autres. Si Warburton a fait imprimer Guillaume Shakeſpear avec des notes, l'abbé Bazin a fait imprimer Pierre Corneille auſſi avec des notes. Si Warburton gouverne une égliſe, l'abbé Bazin en a fait bâtir une, qui n'aproche pas à la vérité de la magnificence de Mr. le Franc de Pompignan, mais enfin qui eſt aſſez propre. En un mot je prendrai toujours le parti de mon oncle.

CHAPITRE XVI.

CONCLUSION DES CHAPITRES PRECEDENTS.

TOut le monde connait cette réponſe prudente d'un cocher à un batelier ; ſi tu me dis que mon caroſſe eſt un bélitre, je te dirai que ton bateau eſt un maraut. Le batelier qui a écrit contre mon oncle a trouvé en moi un cocher qui le mêne grand train. Ce ſont là de ces honnêtetés littéraires dont on ne ſaurait fournir trop d'exemples pour former les jeunes gens à la politeſſe & au bon ton. Mais je préfére encore au beau diſcours de ce cocher l'apophtegme de Montagne, *ne regarde pas qui eſt le plus ſavant, mais qui eſt le mieux ſavant.* La ſcience ne conſiſte pas à répéter au hazard ce que les autres ont dit, à coudre à un paſſage hébreu qu'on n'entend point, un paſſage grec qu'on entend mal, à mettre dans un nouvel in douze ce qu'on a trouvé dans un vieil infolio ; à crier,

Nous rédigeons au long de point en point
Ce qu'on penſa, mais nous ne penſons point.

Le vrai ſavant eſt celui qui n'a nourri ſon eſprit que de bons livres & qui a ſçu mépriſer les mauvais, qui ſait diſtinguer la vérité du menſonge & le vraiſemblable du chimérique,

qui juge d'une nation par ſes mœurs plus que par ſes loix, parce que les loix peuvent être bonnes & les mœurs mauvaiſes. Il n'appuye point un fait incroyable de l'autorité d'un ancien auteur. Il peut, s'il veut, faire voir le peu de foi qu'on doit à cet auteur par l'intérêt que cet écrivain a eu de mentir & par le goût de ſon pays pour les fables; il peut montrer que l'auteur même eſt ſuppoſé. Mais ce qui le détermine le plus, c'eſt quand le livre eſt plein d'extravagances; il les reprouve, il les regarde avec dédain, en quelque tems & par quelques mains qu'elles ayent été écrites.

S'il voit dans Tite-Live qu'un Augure a coupé un caillou avec un raſoir, aux yeux d'un étranger nommé Lucumon devenu Roi de Rome, il dit, ou Tite-Live a écrit une ſottiſe, ou Lucumon Tarquin, & l'Augure étaient deux fripons qui trompaient le peuple, pour le mieux gouverner. En un mot le ſot copie, le pédant cite, & le ſavant juge.

Mr. Toxotès qui copie & qui cite & qui eſt incapable de juger, qui ne ſait que dire des injures de batelier à un homme qu'il n'a jamais vu, a donc eu affaire à un cocher qui lui donne les coups de fouet qu'il méritait; & le bout de ſon fouet a ſanglé Warburton.

Tout mon chagrin dans cette affaire eſt que perſonne n'ayant lu la Diatribe de Mr. Toxotès (*), très peu de gens liront la réponſe du neveu de l'abbé Bazin; cependant le ſujet eſt intéreſſant, il ne s'agit pas moins que des Dames & des petits garçons de Babilone, des

(*) Toxotès eſt un mot Grec qui ſignifie Larcher.

boucs de Mendès, de Warburton & de l'immortalité de l'ame. Mais tous ces objets sont épuisés. Nous avons tant de livres que la mode de lire est passée. Je compte qu'il s'imprime vingt mille feuilles au moins par mois en Europe. Moi qui suis grand lecteur je n'en lis pas la quarantiéme partie; que fera donc le reste du genre humain? Je voudrais dans le fond de mon cœur que le collège des cardinaux me remerciat d'avoir anathématisé un Evêque Anglican, que l'Impératrice de Russie, le Roi de Pologne, le Roi de Prusse, le Hospodar de Valachie & le grand Visir me fissent des compliments sur ma pieuse tendresse pour l'abbé Bazin mon oncle qui a été fort connu d'eux. Mais ils ne m'en diront pas un mot, ils ne sauront rien d ma querelle. J'ai beau protester à la face de l'univers que Mr. Toxotès ne sçait ce qu'il dit, on me demande qui est Mr. Toxotès, & on ne m'écoute pas. Je remarque dans l'amertume de mon cœur que toutes les disputes littéraires ont une pareille destinée. Le monde est devenu bien tiède; une sotise ne peut plus être célèbre; elle est étouffée le lendemain par cent sotises qui cèdent la place à d'autres. Les Jésuites sont heureux; on parlera d'eux longtemps depuis la Rochelle jusquà Macao. *Vanitas vanitatum.*



CHAPITRE XVII.

SUR LA MODESTIE DE WARBURTON, ET SUR SON SISTEME ANTIMOSAIQUE.

LA nature de l'homme eſt ſi faible, & on a tant d'affaires dans cette vie, que j'ai oublié en parlant de ce cher Warburton, de remarquer combien cet Evêque ſerait pernicieux à la religion chrêtienne & à toute religion, ſi mon oncle ne s'était pas oppoſé vigoureuſement à ſa hardieſſe.

Les anciens ſages, dit Warburton (*a*), *crurent légitime & utile au public de dire le contraire de ce qu'ils penſaient.*

(*b*) *L'utilité & non la vérité était le but de traire de la religion.*

Il employe un chapitre entier à fortifier ce ſiſtême par tous les exemples qu'il peut accumuler.

Remarquez que pour prouver que les Juifs étaient une nation inſtruite par Dieu même, il dit que la doctrine de l'immortalité de l'ame & d'un jugement après la mort eſt d'une néceſſité

(*a*) Tom. II. pag. 89.
(*b*) Pag. 91.

abſolue, & que les Juifs ne la connaiſſaient pas. *Tout le monde*, dit-il, (c) *al man kind*, *& ſpécialement, les nations les plus ſavantes & les plus ſages de l'antiquité, ſont convenues de ce principe.*

Voyez, mon cher lecteur, quelle horreur & quelle erreur dans ce peu de paroles qui font le ſujet de ſon livre. Si tout l'univers, & particuliérement les nations les plus ſages & les plus ſavantes, croyaient l'immortalité de l'ame, les Juifs qui ne la croyaient pas, n'étaient donc qu'un peuple de brutes & d'inſenſés que Dieu ne conduiſait pas. Voilà l'horreur, dans un prêtre qui inſulte les pauvres laïques. Hélas que n'eût-il point dit contre un laïque qui eût avancé les mêmes propoſitions! Voici maintenant l'erreur.

C'eſt que du temps que les Juifs étaient une petite horde de Bédouins errante dans les déſerts de l'Arabie petrée, on ne peut prouver que toutes les nations du monde cruſſent l'ame immortelle. L'abbé Bazin était perſuadé, à la vérité, que cette opinion était reçue chez les Caldéens, chez les Perſans, chez les Egyptiens, c'eſt-à-dire, chez les philoſophes de ces nations; mais il eſt certain que les Chinois n'en avaient aucune connaiſſance, & qu'il n'en eſt point parlé dans les cinq Kings qui ſont antérieurs de pluſieurs ſiècles au temps de l'habitation des Juifs dans les déſerts d'Oreb & de Cadès-Barné.

Comment donc ce Warburton en avançant des choſes ſi dangereuſes & en ſe trompant

(c) Ier. vol. p. 87.

ſi groſſiérement, a-t-il pu attaquer les philoſophes, & particuliérement l'abbé Bazin dont il aurait dû rechercher le ſuffrage ?

N'attribuez cette inconſéquence, mes frères, qu'à la vanité. C'eſt elle qui nous fait agir contre nos intérêts. La raiſon dit : nous hazardons une entrepriſe difficile, ayons des partiſans. L'amour propre crie : écraſons tout pour régner. On croit l'amour propre. Alors on finit par être écraſé ſoi-même.

J'ajouterai encore à ce petit appendix que l'abbé Bazin eſt le premier qui ait prouvé que les Egyptiens ſont un peuple très nouveau, quoiqu'ils ſoient beaucoup plus anciens que les Juifs. Nul ſavant n'a contredit la raiſon qu'il en aporte, c'eſt qu'un pays inondé quatre mois de l'année depuis qu'il eſt coupé par des canaux, devait être inondé au moins huit mois de l'année avant que ces canaux euſſent été faits. Or un pays toujours inondé était inhabitable. Il a fallu des travaux immenſes, & par conſéquent une multitude de ſiècles pour former l'Egypte.

Par conſéquent les Siriens, les Babiloniens, les Perſans, les Indiens, les Chinois, les Japonois &c. durent être formés en corps de peuples très longtemps avant que l'Egypte pût devenir une habitation tolérable. On tirera de cette vérité les concluſions qu'on voudra, celà ne me regarde pas. Mais y a-t-il bien des gens qui ſe ſoucient de l'antiquité Egyptienne ?

CHA-

CHAPITRE XVIII.

DES HOMMES DE DIFFÉRENTES COULEURS.

MOn devoir m'oblige de dire que l'abbé Bazin admirait la ſageſſe éternelle dans cette profuſion de variétés dont elle a couvert notre petit globe. Il ne penſait pas que les huitres d'Angleterre fuſſent engendrées des crocodiles du Nil, ni que les géroſliers des Iles Moluques tiraſſent leur origine des ſapins des Pirenées. Il reſpectait également les barbes des Orientaux, & les mentons dépourvus à jamais de poil folet, que Dieu a donnés aux Américains. Les yeux de perdrix des Albinos, leurs cheveux qui ſont de la plus belle ſoye & du plus beau blond, la blancheur éclatante de leur peau, leurs longues oreilles, leur petite taille d'environ trois pieds & demi, le raviſſaient en extaſe quand il les comparait aux négres leurs voiſins qui ont de la laine ſur la tête & de la barbe au menton que Dieu a refuſée aux Albinos. Il avait vu des hommes rouges, il en avait vu de couleur de cuivre, il avait manié le tablier qui pend aux Hottentots & aux Hottentotes depuis le nombril juſqu'à la moitié des cuiſſes. O profuſion de richeſſes! s'écria-t-il. O que la nature eſt féconde!

Je ſuis bien aiſe de révéler ici aux cinq ou ſix lecteurs qui voudront s'inſtruire dans cette diatribe, que l'abbé Bazin a été violemment attaqué dans un journal nommé œconomique

que j'ai acheté jufqu'à préfent, & que je n'acheterai plus. J'ai été fenfiblement affligé que cet œconome après m'avoir donné une recette infaillible contre les punaifes & contre la rage, & après m'avoir apris le fecret d'éteindre en un moment le feu d'une cheminée, s'exprime fur l'abbé Bazin avec la cruauté que vous allez voir.

„ (*d*) L'opinion de Mr. l'abbé Bazin qui „ croit, ou fait femblant de croire qu'il y a „ plufieurs efpèces d'hommes, eft auffi abfurde „ que celle de quelques philofophes Payens, „ qui ont imaginé des atomes blancs & des „ atomes noirs, dont la réunion fortuite a „ produit divers hommes & divers animaux."

Mr. l'Abbé Bazin avait vu dans fes voyages une partie du *reticulum mucofum* d'un négre, lequel eft entiérement noir; c'eft un fait connu de tous les anatomiftes de l'Europe. Quiconque voudra faire diffequer un négre (j'entends après fa mort) trouvera cette membrane muqueufe noire comme de l'encre de la tête aux pieds. Or fi ce rezeau eft noir chez les négres, & blanc chez nous, c'eft donc une différence fpécifique. Or une différence fpécifique entre deux races forme affurément deux races différentes. Cela n'a nul raport aux atomes blancs & rouges d'Anaxagore qui vivait il y a environ deux mille trois cent ans avant mon oncle.

Il vit non feulement des négres & des Albinos qu'il examina très foigneufement, mais il vit auffi quatre rouges qui vinrent en France en 1725. Le même œconome lui a nié ces rouges.

(*d*) Page 309. Recueil de 1745.

Il prétend que les habitans des Iles Caraïbes ne ſont rouges que lorſqu'ils ſont peints. On voit bien que cet homme là n'a pas voyagé en Amérique. Je ne dirai pas que mon oncle y ait été, car je ſuis vrai ; mais voici une lettre que je viens de recevoir d'un homme qui a réſidé longtems à la Guadaloupe, en qualité d'officier du Roi.

Il y a réellement à la Guadaloupe dans un quartier de la grande terre nommée le Piſtolet dépendant de la paroiſſe de l'anſe Bertrand, cinq ou ſix familles de Caraïbes dont la peau eſt de la couleur de notre cuivre rouge ; ils ſont bien faits & ont de longs cheveux. Je les ai vus deux fois. Ils ſe gouvernent par leurs propres loix & ne ſont point chrétiens. Tous les Caraïbes ſont rougeatres. &c. ſigné Rieu 20 May 1767.

Le Jéſuite Laffiteau qui avait vécu auſſi chez les Caraïbes, convient que ces peuples ſont rouges, (*) mais il attribue en homme judicieux cette couleur à la paſſion qu'ont eu leurs mères de ſe peindre en rouge ; comme il attribue la couleur des négres au goût que les Dames de Congo & d'Angola ont eu de ſe peindre en noir. Voici les paroles remarquables du Jéſuite.

„ Ce gout général dans toute la nation & la „ vue continuèlle de ſemblables objets a dû faire „ impreſſion ſur les femmes enceintes comme les „ baguettes de diverſes couleurs ſur les brebis „ de Jacob, & c'eſt ce qui doit avoir contribué „ en premier lieu à rendre les uns noirs par na- „ ture, & les autres rougeatres tels qu'ils le „ ſont aujourd'hui.

Ajoutez à cette belle raiſon que le Jéſuite

(*) Mœurs des Sauvages page 68. Tome 1er.

Laffiteau prétend que les Caraïbes defcendent en droite ligne des peuples de Carie ; vous m'avouerez que c'eft puiffamment raifonner, comme dit l'abbé Grizel.

CHAPITRE XIX.

DES MONTAGNES ET DES COQUILLES.

J'Avouerai ingénuement que mon oncle avait le malheur d'être d'un fentiment oppofé à celui d'un grand naturalifte qui prétendait que c'eft la mer qui a fait les montagnes, qu'après les avoir formées par fon flux & fon reflux, elle les a couvertes de fes flots & qu'elle les a laiffées toutes femées de fes poiffons pétrifiés.

Voici, mon cher neveu, me difait-il, quelles font mes raifons. 1°. Si la mer par fon flux avait d'abord fait un petit monticule de quelques pieds de fable depuis l'endroit où eft aujourd'hui le Cap de Bonne Efpérance jufqu'aux derniéres branches du mont Immaüs ou *Mérou*, j'ai grand peur que le reflux n'eût détruit ce que le flux aurait formé.

2°. Le flux de l'Océan a certainement amoncelé dans une longue fuite de fiècles les fables qui forment les dunes de Dunkerke & de l'Angleterre, mais elle n'a pu en faire des rochers ; & ces dunes font fort peu élevées.

3°. Si en fix mille ans elle a élevé des monticules de fable hauts de quarante pieds, il lui

aura fallu juſte trente millions d'années pour former la plus haute montagne des Alpes qui a vingt mille pieds de hauteur; ſuppoſé encore qu'il ne ſe ſoit point trouvé d'obſtacles à cet arrangement, & qu'il y ait toujours eu du ſable à point nommé.

4°. Comment le flux de la mer qui s'élève tout au plus à huit pieds de haut ſur nos côtes aura-t-il formé des montagnes hautes de vingt mille pieds? Et comment les aura-t-il couvertes pour laiſſer des poiſſons ſur les cimes?

5°. Comment les marées & les courants auront-ils formé des encèintes preſque circulaires de montagnes telles que celles qui entourent le royaume de Cachemire, le grand Duché de Toſcane, la Savoye & le pays de Vaud?

6°. Si la mer avait été pendant tant de ſiècles au-deſſus des montagnes, il aurait donc fallu que tout le reſte du globe eût été couvert d'un autre Océan égal en hauteur, ſans quoi les eaux ſeraient retombées par leur propre poids. Or un Océan qui pendant tant de ſiècles aurait couvert les montagnes des quatre parties du monde, aurait été égal à plus de quarante de nos Océans d'aujourd'hui. Ainſi il faudrait néceſſairement qu'il y eût trente-neuf Océans au moins d'évanouïs depuis le tems où ces Meſſieurs prétendent qu'il y a des poiſſons de mer pétrifiés ſur le ſommet des Alpes & du mont Ararat.

7°. Conſidérez, mon cher neveu, que dans cette ſuppoſition des montagnes formées & couvertes par la mer, notre globe n'aurait été habité que par des poiſſons. C'eſt je crois l'opinion

de Téliamed. Il eſt difficile de comprendre que des marſouins ayent produit des hommes.

8°. Il eſt évident que ſi par impoſſible la mer eût ſi longtems couvert les Pirénées, les Alpes, le Caucaſe, il n'y aurait pas eu d'eau douce pour les bipèdes & les quadrupèdes. Le Rhin, le Rhone, la Saone, le Danube, le Po, l'Euphrate, le Tigre, dont j'ai vu les ſources, ne doivent leurs eaux qu'aux neiges & aux pluyes qui tombent ſur les cimes de ces rochers. Ainſi vous voyez que la nature entière réclame contre cette opinion.

9°. Ne perdez point de vue cette grande vérité, que la nature ne ſe dément jamais. Toutes les eſpèces reſtent toujours les mêmes. Animaux, végétaux, mineraux, métaux; tout eſt invariable dans cette prodigieuſe variété. Tout conſerve ſon eſſence. L'eſſence de la terre eſt d'avoir des montages; ſans quoi elle ſerait ſans riviéres, donc il eſt impoſſible que les montagnes ne ſoient pas auſſi anciennes que la terre. Autant vaudrait-il dire que nos corps ont été longtems ſans têtes. Je ſais qu'on parle beaucoup de coquilles. J'en ai vu tout comme un autre. Les bords eſcarpés de pluſieurs fleuves & de quelques lacs en ſont tapiſſés; mais je n'y ai jamais remarqué qu'elles fuſſent les dépouilles des monſtres marins; elles reſſemblent plutôt aux habits déchirés des moules & d'autres petits cruſtacées de lacs & de riviéres. Il y en a qui ne ſont viſiblement que du talc qui a pris des formes différentes dans la terre. Enfin nous avons mille productions terreſtres qu'on prend pour des productions marines.

Je ne nie pas que la mer ne ſe ſoit avancée

trente & quarante lieues dans le Continent ; & que des atterriſſements ne l'ayent contrainte de reculer. Je ſais qu'elle baignait autrefois Ravenne, Fréjus, Aigues-mortes, Aléxandrie, Roſette, & qu'elle en eſt à préſent fort éloignée. Mais de ce qu'elle a inondé & quitté tour à tour quelques lieues de terre, il ne faut pas en concſure qu'elle ait été partout. Ces pétrifications dont on parle tant, ces prétendues médailles de ſon long régne me ſont fort ſuſpectes. J'ai vu plus de mille cornes d'Ammon dans les champs vers les Alpes. Je n'ai jamais pu concevoir qu'elles ayent renfermé autrefois un poiſſon Indien nommé Nautilus, qui par parenthèſe n'exiſte pas. Elles m'ont paru de ſimples foſſiles tournés en volutes, & je n'ai pas été plus tenté de croire qu'elles avaient été le logement d'un poiſſon des mers de Surate que je n'ai pris les *Conchas veneris* pour des chapelles de Vénus, & les pierres étoilées pour des étoiles. J'ai penſé avec pluſieurs bons obſervateurs, que la nature inépuiſable dans ſes ouvrages a pu très bien former une grande quantité de foſſiles, que nous prenons mal à propos pour des productions marines. Si la mer avait dans la ſucceſſion des ſiècles formé des montagnes de couches de ſable & de coquilles, on en trouverait des lits d'un bout de la terre à l'autre, & c'eſt aſſurément ce qui n'eſt pas vrai, la chaine des hautes montagnes de l'Amérique en eſt abſolument dépourvue. Savez-vous ce qu'on répond à cette objection terrible ? *qu'on en trouvera un jour.* Attendons donc au moins qu'on en trouve.

Je ſuis même tenté de croire que ce fameux

Fallun de Touraine n'eſt autre choſe qu'une eſpèce de miniére; car ſi c'était un amas de vrayes dépouilles de poiſſons que la mer eût dépoſé par couches ſucceſſivement & doucement dans ce canton, pendant quarante ou cinquante mille ſiècles, pourquoi n'en aurait-elle pas laiſſé autant en Brétagne & en Normandie? certainement ſi elle a ſubmergé la Touraine ſi longtemps, elle a couvert à plus forte raiſon les pays qui ſont au delà. Pourquoi donc ces prétendues coquilles dans un ſeul canton d'une ſeule province? qu'on réponde à cette difficulté.

J'ai trouvé des pétrifications en cent endroits; j'ai vu quelques écailles d'huitres pétrifiées à cent lieues de la mer. Mais j'ai vu auſſi ſous vingt pieds de terre, des monnoyes romaines, des anneaux de chevaliers, à plus de neuf cent milles de Rome; & je n'ai point dit, ces anneaux, ces eſpèces d'or & d'argent, ont été fabriqués ici. Je n'ai point dit non plus; Ces huitres ſont nées ici: J'ai dit, des voiageurs ont aporté ici des anneaux, de l'argent & des huitres.

Quand je lûs il y a quarante ans qu'on avait trouvé dans les Alpes des coquilles de Syrie, je dis, je l'avoue, d'un ton un peu goguenard, que ces coquilles avaient été apparemment aportées par des pélerins qui revenaient de Jéruſalem. Mr. de Buffon m'en reprit très vertement dans ſa théorie de la terre page 281. Je n'ai pas voulu me brouiller avec lui pour des coquilles; mais je ſuis demeuré dans mon opinion, parce que l'impoſſibilité que la mer ait formé les montagnes m'eſt démontrée. On a beau me dire que le porphire eſt fait de poin-

tes

tes d'ourſin, je le croirai quand je verrai que le marbre blanc eſt fait de plumes d'autruche.

Il y a pluſieurs années qu'un Irlandais, Jéſuite ſecret, nommé Néedham, qui diſait avoir d'excellents microſcopes, crut s'appercevoir qu'il avait fait naitre des anguilles avec de l'infuſion de bled ergoté dans des bouteilles. Auſſitôt voila des philoſophes qui ſe perſuadent que ſi un Jéſuite a fait des anguilles ſans germe, on poura faire de même des hommes. On n'a plus beſoin de la main du grand Demiurgos; le maître de la nature n'eſt plus bon à rien. De la farine groſſiére produit des anguilles, une farine plus pure produira des ſinges, des hommes & des anes. Les germes ſont inutiles : tout naitra de ſoi-même. On bâtit ſur cette expérience prétendue un nouvel univers, comme nous faiſions un monde il y a cent ans avec la matiére ſubtile, la globuleuſe & la canelée. Un mauvais plaiſant, mais qui raiſonnait bien, dit qu'il y avait là anguille ſous roche, & que la fauſſeté ſe découvrirait bientôt. En effet il fut conſtaté que les anguilles n'étaient autre choſe que des parties de la farine corrompue qui fermentait : & le nouvel univers diſparut.

Il en avait été de même autrefois. Les vers ſe formaient par corruption dans la viande expoſée à l'air; les philoſophes ne ſoupçonnaient pas que ces vers pouvaient venir des mouches qui dépoſaient leurs œufs ſur cette viande, & que ces œufs deviennent des vers avant d'avoir des aîles. Les cuiſiniers enfermèrent leurs viandes dans des treillis de toile, alors plus de vers, plus de généraion par corruption.

J'ai combattu quelquefois de pareilles chimères, & furtout celle du Jéfuite Néedham. Un des grands agréments de ce monde, eft que chacun puiffe avoir fon fentiment fans altérer l'union fraternelle. Je puis eftimer la vafte érudition de Mr. Guignes, fans lui facrifier les Chinois que je croirai toujours la premiére nation de la terre qui a été civilifée après les Indiens. Je fçais rendre juftice aux vaftes connaiffances & au génie de Mr. de Buffon, en étant fortement perfuadé que les montagnes font de la datte de notre globe & de toutes les chofes, & même en ne croyant point aux molécules organiques. Je puis avouer que le Jéfuite Néedham déguifé heureufement en laïque, a eu des microfcopes, mais je n'ai point prétendu le bleffer en doutant qu'il eût créé des anguilles avec de la farine.

Je conferve l'efprit de charité avec tous les doctes, jufqu'à ce qu'ils me difent des injures, ou qu'ils me jouent quelque mauvais tour. Car l'homme eft fait de façon qu'il n'aime point du tout à être vilipendé & vexé. Si j'ai été un peu goguenard, & fi j'ai par là déplu autrefois à un philofophe Lapon qui voulait qu'on perçat un trou jufqu'au centre de la terre, qu'on difféquat des cervelles de géants pour connaitre l'effence de la penfée, qu'on exaltat fon ame pour prédire l'avenir, & qu'on enduifit tous les malades de poix réfine ; c'eft que ce Lapon m'avait horriblement molefté, & cependant j'ai bien demandé pardon à Dieu de l'avoir tourné en ridicule; car il ne faut pas affliger fon prochain, c'eft manquer à la raifon univerfelle.

Au reſte, j'ai toujours pris le parti des pauvres gens de lettres quand ils ont été injuſtement perſécutés : quand, par exemple, on a juridiquement accuſé les auteurs d'un dictionnaire en vingt volumes in folio d'avoir compoſé ce dictionnaire pour faire enchérir le pain, j'ai beaucoup crié à l'injuſtice.

Ce diſcours de mon bon oncle me fit verſer des larmes de tendreſſe.

CHAPITRE XX.

DES TRIBULATIONS DE CES PAUVRES GENS DE LETTRES.

QUand mon oncle m'eut ainſi attendri, je pris la liberté de lui dire ; vous avez couru une carriére bien épineuſe, je ſens qu'il vaut mieux être receveur des finances, ou fermier général, ou Evêque, qu'homme de lettres ; car enfin, quand vous eutes apris le premier aux Français que les Anglais & les Turcs donnaient la petite vérole à leurs enfans pour les en préſerver, vous ſavez que tout le monde ſe moqua de vous. Les uns vous prirent pour un hérétique, les autres pour un Muſulman. Ce fut bien pis lorſque vous vous mêlates d'expliquer les découvertes de Neuton dont les écoles Welches n'avaient pas encor entendu parler ; on vous fit paſſer pour un ennemi de la France. Vous hazardates de faire quelques tragédies. Zaïre, Oreſte,

Sémiramis, Mahomet tombèrent à la premiére repréſentation. Vous ſouvenez-vous, mon cher oncle, comme vôtre Adélaïde Du Gueſclin fut ſiflée d'un bout à l'autre? quel plaiſir c'était! Je me trouvai à la chute de Tancrède; on diſait en pleurant & en ſanglotant, ce pauvre homme n'a jamais rien fait de ſi mauvais.

Vous futes aſſailli en divers temps d'environ ſept cent cinquante brochures, dans leſquelles les uns diſaient, pour prouver que Mérope & Alzire ſont des tragédies déteſtables, que Monſieur votre père, qui fut mon grand-père, était un payſan, & d'autres qu'il était revêtu de la dignité de guichetier porte-clefs du Parlement de Paris, charge importante dans l'état, mais de laquelle je n'ai jamais entendu parler, & qui n'aurait d'ailleurs que peu de raport avec Alzire & Mérope, ni avec le reſte de l'univers, que tout faiſeur de brochure doit, comme vous l'avez dit, avoir toujours devant les yeux.

On vous attribuait l'excellent livre intitulé: *Les hommes*, (je ne ſçais ce que c'eſt que ce livre, ni vous non plus) & pluſieurs poëmes immortels, comme la chandèle d'Arras, & la poule à ma tante, & le ſecond tome de Candide, & le compère Matthieu. Combien de Lettres anonimes avez-vous reçues? combien de fois vous a-t-on écrit, *donnez moi de l'argent, ou je ferai contre vous une brochure.* Ceux mêmes à qui vous avez fait l'aumone n'ont-ils pas quelquefois témoigné leur reconnaiſſance par quelque ſatyre bien mordante?

Ayant ainſi paſſé par toutes les épreuves, dites-moi, je vous prie, mon cher Oncle,

quels ſont les ennemis les plus implacables, les plus bas, les plus lâches dans la littérature, & les plus capables de nuire ?

Le bon Abbé Bazin me répondit en ſoupirant, Mon neveu, après les théologiens les chiens les plus acharnés à ſuivre leur proie ſont les folliculaires, & après les folliculaires marchent les faiſeurs de cabale au théatre. Les critiques en hiſtoire & en phyſique ne font pas grand bruit. Gardez vous ſurtout, mon neveu, du métier de Sophocle & d'Euripide, à moins que vous ne faſſiez vos Tragédies en Latin, comme Grotius qui nous a laiſſé ces belles piéces entiérement ignorées, d'Adam chaſſé, de Jéſu patient, & de Joſeph ſous le nom de Sofonfoné qu'il croit un mot Egyptien.

Eh pourquoi, mon Oncle, ne voulez-vous pas que je faſſe des Tragédies ſi j'en ai le talent ? Tout homme peut apprendre le Latin & le Grec, ou la Géométrie, ou l'Anatomie ; tout homme peut écrire l'hiſtoire ; mais il eſt très rare, comme vous ſavez, de trouver un bon poëte. Ne ſerait-ce pas un vrai plaiſir de faire de grands vers bourſouflés, dans leſquels des *héros déplorables* rimeraient avec des *exemples mémorables*, & les *forfaits* & *les crimes* avec les *cœurs magnanimes*, & les *juſtes Dieux* avec les *exploits glorieux* ? Une fiére actrice ferait ronfler ce galimatias, elle ſerait aplaudie par deux cent jeunes courtaux de boutique, & elle me dirait après la piéce, ſans moi vous auriez été ſiflé, vous me devez votre gloire. J'avoue qu'un pareil ſuccès tourne la tête quand on a une noble ambition.

O mon neveu, me repliqua l'abbé Bazin,

je conviens que rien n'eſt plus beau : mais ſouvenez vous comment l'auteur de Cinna, qui avait apris à la nation à penſer & à s'exprimer, fut traité par Claveret, par Chapelain, par Scuderi gouverneur de nôtre Dame de la Garde, & par l'Abbé d'Aubignac predicateur du Roi.

Songez que le prédicateur auteur de la plus mauvaiſe Tragédie de ce temps, & qui pis eſt d'une Tragédie en proſe, appelle Corneille *Maſcarille*; il n'eſt fait, ſelon le prédicateur, que pour vivre avec les portiers de Comédie; *Corneille piaille toujours, ricane toujours, & ne dit jamais rien qui vaille.*

Ce ſont là les honneurs qu'on rendait à celui qui avait tiré la France de la barbarie: il était réduit pour vivre à recevoir une penſion du Cardinal de Richelieu qu'il nomme *ſon maître.* Il était forcé à rechercher la protection de Montauron, à lui dédier Cinna, à comparer dans ſon épitre dédicatoire Montauron à Auguſte, & Montauron avait la préférence.

Jean Racine égal à Virgile pour l'harmonie & la beauté du langage, ſupérieur à Euripide & à Sophocle; Racine le poëte du cœur, & d'autant plus ſublime qu'il ne l'eſt que quand il faut l'être; Racine le ſeul poëte tragique de ſon temps dont le génie ait été conduit par le goût; Racine le premier homme du ſiècle de Louis XIV. dans les beaux arts, & la gloire éternelle de la France, a-t-il eſſuyé moins de dégout & d'opprobre? tous ſes chefs-d'œuvres ne furent-ils pas parodiés à la farce dite Italienne?

Viſé, l'auteur du mercure galant, ne ſe dé-

chaîna-t-il pas toujours contre lui ? Sublìgni ne prétendit-il pas le tourner en ridicule ? vingt cabales ne s'élevèrent-elles pas contre tous ſes ouvrages ? n'eût-il pas toujours des ennemis, juſqu'à ce qu'enfin le Jéſuite La Chaiſe le rendit ſuſpect de Janſéniſme auprès du Roi, & le fit mourir de chagrin ? Mon neveu, la mode n'eſt plus d'accuſer de Janſéniſme ; mais ſi vous avez le malheur de travailler pour le théatre & de réuſſir, on vous accuſera d'être athée.

Ces paroles de mon bon oncle ſe gravèrent dans mon cœur. J'avais déja commencé une Tragédie ; je l'ai jettée au feu, & je conſeille à tous ceux qui ont la manie de travailler en ce genre d'en faire autant.

CHAPITRE XXI.

DES SENTIMENTS THEOLOGIQUES DE FEU L'ABBÉ BAZIN.

De la juſtice qu'il rendait à l'antiquité, & de quatre Diatribes compoſées par lui à cet effet.

POur mieux faire connaitre la piété & l'équité de l'abbé Bazin, je ſuis bien aiſe de

publier ici quatre Diatribes de ſa façon, compoſées ſeulement pour ſa ſatisfaction particuliére. La premiére eſt ſur la cauſe & les effets. La ſeconde traite de Sanchoniaton, l'un des plus anciens écrivains qui ayent *mis la plume à la main* pour écrire gravement des ſottiſes. La troiſiéme eſt ſur l'Egypte, dont il faiſait aſſez peu de cas (ce n'eſt pas de la diatribe dont il faiſait peu de cas, c'eſt de l'Egypte.) Dans la quatriéme il s'agit d'un ancien peuple à qui on coupa le nez, & qu'on envoya dans le déſert. Cette derniére elucubration eſt très curieuſe & très inſtructive.

PREMIERE DIATRIBE

DE MR. L'ABBÉ BAZIN.

SUR LA

CAUSE PREMIERE.

UN jour le jeune Madétès ſe promenait vers le port de Pirée ; il rencontra Platon qu'il n'avait point encore vu. Platon lui trouvant une phiſionomie heureuſe lia converſation avec lui ; il découvrit en lui un ſens aſſez droit. Madétès avait été inſtruit dans les belles lettres, mais il ne ſavait rien, ni en phyſique, ni en géométrie, ni en aſtronomie. Cependant il avoua à Platon qu'il était Epicurien.

Mon fils, lui dit Platon, Epicure était un fort honnête homme ; il vécut & il mourut en

ſage ; ſa volupté, dont on a parlé ſi diverſement, conſiſtait à éviter les excès ; il recommanda l'amitié à ſes diſciples, & jamais précepte n'a été mieux obſervé. Je voudrais faire autant de cas de ſa philoſophie que de ſes mœurs. Connaiſſez-vous bien à fond la doctrine d'Epicure ? Madétès lui répondit ingénuement qu'il ne l'avait point étudiée. Je ſais ſeulement, dit-il, que les dieux ne ſe ſont jamais mêlés de rien, & que le principe de toutes choſes eſt dans les atômes qui ſe ſont arrangés d'eux-mêmes, de façon qu'ils ont produit ce monde tel qu'il eſt.

PLATON.

Ainſi donc, mon fils, vous ne croyez pas que ce ſoit une intelligence qui ait préſidé à cet univers dans lequel il y a tant d'êtres intelligents ? voudriez-vous bien me dire quelle eſt votre raiſon d'adopter cette philoſophie ?

MADETÉS.

Ma raiſon eſt que je l'ai toujours entendu dire à mes amis & à leurs maîtreſſes avec qui je ſoupe ; je m'accommode fort de leurs atomes. Je vous avoue que je n'y entends rien ; mais cette doctrine m'a paru auſſi bonne qu'une autre ; & il faut bien avoir une opinion quand on commence à fréquenter la bonne compagnie ; j'ai beaucoup d'envie de m'inſtruire, mais il m'a paru juſqu'ici plus commode de penſer, ſans rien ſavoir.

Platon lui dit ; Si vous avez quelque déſir de vous éclairer, je ſuis magicien, & je vous ferai voir des choſes fort extraordinaires ; ayez ſeulement la bonté de m'accompagner à ma maiſon de campagne qui eſt à cinq cent pas

d'ici, & peut-être ne vous repentirez-vous pas de votre complaiſance. Madétès le ſuivit avec tranſport. Dès qu'ils furent arrivés, Platon lui montra un ſquelette; le jeune homme recula d'horreur à ce ſpectacle nouveau pour lui, Platon lui parla en ces termes.

Conſidérez bien cette forme hideuſe qui ſemble être le rebut de la nature, & jugez de mon art par tout ce que je vais opérer avec cet aſſemblage informe qui vous a paru ſi abominable.

Premiérement, vous voyez cette eſpèce de boule qui ſemble couronner tout ce vilain aſſemblage. Je vais faire paſſer par la parole dans le creux de cette boule une ſubſtance moëlleuſe & douce partagée en mille petites ramifications, que je ferai deſcendre imperceptiblement par cette eſpèce de long bâton à pluſieurs nœuds que vous voyez attaché à cette boule, & qui ſe termine en pointe dans un creux. J'adapterai au haut de ce bâton un tuiau par lequel je ferai entrer l'air, au moyen d'une ſoupape qui pourra jouer ſans ceſſe; & bientôt après vous verrez cette fabrique ſe remuer d'elle même.

A l'égard de tous ces autres morceaux informes qui vous paraiſſent comme des reſtes d'un bois pouri, & qui ſemblent être ſans utilité comme ſans force & ſans grace, je n'aurai qu'à parler, & ils ſeront mis en mouvement par des eſpèces de cordes d'une ſtructure inconcevable. Je placerai au milieu de ces cordes une infinité de canaux remplis d'une liqueur qui en paſſant par des tamis ſe changera en pluſieurs liqueurs différentes, & coulera

dans toute la machine vingt fois par heure. Le tout ſera recouvert d'une étoffe blanche, moëlleuſe & fine. Chaque partie de cette machine aura un mouvement particulier qui ne ſe démentira point. Je placerai entre ces demi-cerceaux qui ne ſemblent bons à rien un gros reſervoir fait à peu près comme une pomme de pin; ce réſervoir ſe contractera & ſe dilatera chaque moment avec une force étonnante. Il changera la couleur de la liqueur qui paſſera dans toute la machine. Je placerai non loin de lui un ſac percé en deux endroits qui reſſemblera au tonneau des Danaïdes, il ſe remplira & ſe vuidera ſans ceſſe; maïs il ne ſe remplira que de ce qui eſt néceſſaire, & ne ſe vuidera que du ſuperflu. Cette machine ſera un ſi étonnant laboratoire de Chymie, un ſi profond ouvrage de méchanique & d'hydraulique, que ceux qui l'auront étudié ne pourront jamais le comprendre. De petits mouvements y produiront une force prodigieuſe; il ſera impoſſible à l'art humain d'imiter l'artifice qui dirigera cet automate. Mais ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que cet automate s'étant aproché d'une figure à peu près ſemblable, il s'en formera une troiſiéme figure. Ces machines auront des idées; elles raiſonneront, elles parleront comme vous, elles pourront meſurer le ciel & la terre. Mais je ne vous ferai point voir cette rareté, ſi vous ne me promettez que quand vous l'aurez vue vous avouerez que j'ai beaucoup d'eſprit & de puiſſance.

MADETÉS.

Si la choſe eſt ainſi, j'avouerai que vous en ſavez plus qu'Epicure & que tous les philoſophes de la Grèce.

PLATON.

Eh bien, tout ce que je vous ai promis eſt fait. Vous êtes cette machine, c'eſt ainſi que vous êtes formé, & je ne vous ai pas montré la milliéme partie des reſſorts qui compoſent votre exiſtence; tous ces reſſorts ſont exactement proportionnés les uns aux autres; tous s'aident réciproquement: les uns conſervent la vie, les autres la donnent, & l'eſpèce ſe perpétue de ſiècle en ſiècle par un artifice qu'il n'eſt pas poſſible de découvrir. Les plus vils animaux ſont formés avec un appareil non moins admirable. & les ſphères céleſtes ſe meuvent dans l'eſpace avec une méchanique encor plus ſublime. Jugez après cela ſi un être intelligent n'a pas formé le monde, & ſi vos atômes n'ont pas eu beſoin de cette cauſe intelligente.

Madétès étonné demanda au magicien qui il était. Platon lui dit ſon nom: le jeune homme tomba à genoux, adora Dieu, & aima Platon toute ſa vie.

Ce qu'il y a de très remarquable pour nous, c'eſt qu'il vécut avec les Epicuriens comme auparavant. Ils ne furent point ſcandaliſés qu'il eût changé d'avis. Il les aima, il en fut toujours aimé. Les gens de ſectes différentes ſoupaient enſemble gaiement chez les Grecs & chez les Romains. C'était le bon temps.

SECONDE DIATRIBE

DE L'ABBÉ BAZIN.

DE SANCHONIATON.

Sanchoniathon ne peut être un auteur ſupoſé. On ne ſupoſe un ancien livre que dans le même eſprit qu'on forge d'anciens títres pour fonder quelque prétention diſputée. On employa autrefois des fraudes pieuſes pour apuyer des vérités qui n'avaient pas beſoin de ce malheureux ſecours. De zélés indiſcrets forgèrent de très mauvais vers Grecs attribués aux Sibylles, des Lettres de Pilate, & l'hiſtoire du magicien Simon qui tomba du haut des airs aux yeux de Néron. C'eſt dans le même eſprit qu'on imagina la donation de Conſtantin & les fauſſes décrétales. Mais ceux dont nous tenons les fragments de Sanchoniaton, ne pouvaient avoir aucun intérêt à faire cette lourde friponnerie. Que pouvait gagner Philon de Biblos qui traduiſit en Grec Sanchoniaton, à mettre cette hiſtoire & cette Coſmogonie ſous le nom de ce Phénicien? c'eſt à peu près comme ſi on diſait qu'Héſiode eſt un auteur ſupoſé. Eusèbe de Céſarée qui raporte pluſieurs fragments de cette traduction faite par Philon de Biblos, ne s'aviſa jamais de ſoupçonner que Sanchoniaton fût un auteur apocriphe. Il n'y a donc nulle raiſon de douter que ſa coſmogonie ne lui appartienne.

Ce Sanchoniaton vivait à peu près dans le temps où nous plaçons les derniéres années de Moïſe. Il n'avait probablement aucune connaiſſance de Moïſe, puiſqu'il n'en parle pas, quoiqu'il fût dans ſon voiſinage. S'il en avait parlé, Eusèbe n'eût pas manqué de le citer comme un témoignage autentique des prodiges opérés par Moïſe. Eusèbe aurait inſiſté d'autant plus ſur ce témoignage, que ni Manéthon, ni Cheremon, auteurs Egyptiens, ni Eratoſtènes, ni Hérodote, ni Diodore de Sicile qui ont tant écrit ſur l'Egypte, trop occupés d'autres objets, n'ont jamais dit un ſeul mot de ces fameux & terribles miracles qui durent laiſſer d'eux une mémoire durable, & effrayer les hommes de ſiècle en ſiècle. Ce ſilence de Sanchoniaton a même fait ſoupçonner très juſtement à pluſieurs docteurs qu'il vivait avant Moyſe.

Ceux qui le font contemporain de Gédéon n'apuient leur ſentiment que ſur un abus des paroles de Sanchoniaton même. Il avoue qu'il a conſulté le grand prêtre Jérombal. Or ce Jérombal, diſent nos critiques, eſt vraiſemblablement Gédéon. Mais pourquoi, s'il vous plait, ce Jérombal était-il Gédéon? il n'eſt point dit que Gédéon fût prêtre. Si le Phénicien avait conſulté le Juif, il aurait parlé de Moïſe & des conquêtes de Joſué. Il n'aurait pas admis une Coſmogonie abſolument contraire à la Genèſe: il aurait parlé d'Adam; il n'aurait pas imaginé des générations entiérement différentes de celles que la Genèſe a conſacrées.

Cet ancien auteur Phénicien avoue en propres mots qu'il a tiré une partie de ſon hiſtoi-

re des écrits de Thot qui floriſſait huit cent ans avant lui. Cet aveu auquel on ne fait pas aſſez d'attention, eſt un des plus curieux témoignages que l'antiquité nous ait tranſmis. Il prouve qu'il y avait donc déja huit cent ans qu'on avait des livres écrits avec le ſecours de l'alphabet, & que les nations cultivées pouvaient par ce ſecours s'entendre les unes les autres, & traduire réciproquement leurs ouvrages. Sanchoniaton entendait les livres de Thot écrits en langue Egyptienne. Le premier Zoroaſtre était beaucoup plus ancien, & ſes livres étaient la Catéchèſe des Perſans. Les Caldéens, les Siriens, les Perſans, les Phéniciens, les Egyptiens, les Indiens, devaient néceſſairement avoir commerce enſemble; & l'écriture alphabétique devait faciliter ce commerce. Je ne parle pas des Chinois qui étaient depuis longtemps un grand peuple, & compoſaient un monde ſéparé.

Chacun de ces peuples avait déja ſon hiſtoire. Lorſque les Juifs entrèrent dans le païs voiſin de la Phénicie, ils pénétrèrent juſqu'à la ville de Dabir, qui s'appellait autrefois la ville des lettres. * *Alors Caleb dit, je donnerai ma fille Axa pour femme à celui qui prendra Eta, & qui ruinera la ville des lettres. Et Othoniel fils de Cenès, frère puiné de Caleb, l'ayant priſe, il lui donna pour femme ſa fille Axa.*

Il parait par ce paſſage que Caleb n'aimait pas les gens de lettres: mais ſi on cultivait les ſciences anciennement dans cette petite ville de Dabir, combien devaient-elles être en hon-

(*) Juges chap. 1.

neur dans la Phénicie, dans Sidon & dans Tyr, qui étaient appellés le païs des livres, le païs des archives, & qui enseignèrent leur alphabet aux Grecs?

Ce qui eſt fort étrange, c'eſt que Sanchoniaton qui commence ſon hiſtoire au même temps où commence la Genèſe, & qui compte le même nombre de générations, ne fait pas cependant plus de mention du Déluge que les Chinois. Comment la Phénicie, ce païs ſi renommé par ſes expéditions maritimes, ignorait-elle ce grand événement?

Cependant, l'antiquité le croyait; & la magnifique deſcription qu'en fait Ovide eſt une preuve que cette idée était bien générale; car de tous les récits qu'on trouve dans les métamorphoſes d'Ovide, il n'en eſt aucun qui ſoit de ſon invention. On prétend même que les Indiens avaient déja parlé d'un déluge univerſel avant celui de Deucalion. Pluſieurs Brachmanes croyaient (dit-on) que la terre avait eſſuié trois déluges.

Il n'en eſt rien dit dans l'Ezour Védam, ni dans le Cormovédam que j'ai lus avec une grande attention; mais pluſieurs miſſionnaires envoiés dans l'Inde, s'accordent à croire que les Brames reconnaiſſent pluſieurs déluges. Il eſt vrai que chez les Grecs on ne connaiſſait que les deux déluges particuliers d'Ogigès & de Deucalion. Le ſeul auteur Grec connu qui ait parlé d'un déluge univerſel eſt Apollodore, qui n'eſt antérieur à nôtre Ere que d'environ cent quarante ans. Ni Homère, ni Héſiode, ni Hérodote n'ont fait mention du déluge de Noé, & le nom de Noé ne ſe trouve chez aucun ancien auteur prophane.

La

La mention de ce déluge univerſel faite en détail, & avec toutes ſes circonſtances, n'eſt que dans nos livres ſacrés. Quoique Voſſius & pluſieurs autres ſavants aient prétendu que cette inondation n'a pu être univerſelle, il ne nous eſt pas permis d'en douter. Je ne raporte la coſmogonie de Sanchoniaton que comme un ouvrage prophane. L'auteur de la Genèſe était inſpiré, & Sanchoniaton ne l'était pas. L'ouvrage de ce Phénicien n'eſt qu'un monument précieux des anciennes erreurs des hommes.

C'eſt lui qui nous aprend qu'un des prémiers cultes établis ſur la terre fut celui des productions de la terre même; & qu'ainſi les ognons étaient conſacrés en Egypte bien longtemps avant les ſiècles auxquels nous raportons l'établiſſement de cette coutume. Voici les paroles de Sanchoniaton. „ Ces anciens hom-„ mes conſacrérent des plantes que la terre „ avait produites; ils les crurent divines: eux „ & leur poſtérité & leurs ancêtres révérèrent „ les choſes qui les faiſaient vivre, ils leurs „ offrirent leur boire & leur manger. Ces in-„ ventions & ce culte étaient conformes à „ leur faibleſſe & à la puſillanimité de leur „ eſprit.

Ce paſſage ſi curieux prouve invinciblement que les Egyptiens adoraient leurs ognons longtemps avant Moïſe; & il eſt étonnant qu'aucun livre Hébraïque ne reproche ce culte aux Egyptiens. Mais voici ce qu'il faut conſidérer. Sanchoniaton ne parle point expreſſément d'un Dieu dans ſa Coſmogonie; tout chez lui ſemble avoir ſon origine dans le cahos, &

ce cahos eſt débrouillé par l'eſprit vivifiant qui ſe mêle avec les principes de la nature. Il pouſſe la hardieſſe de ſon ſiſtême jusqu'à dire, *que des animaux qui n'avaient point de ſens, engendrèrent des animaux intelligens.*

Il n'eſt pas étonnant après cela qu'il reproche aux Egyptiens d'avoir conſacré des plantes. Pour moi je crois que ce culte des plantes utiles à l'homme, n'était pas d'abord ſi ridicule que Sanchoniaton ſe l'imagine. Thot qui gouvernait une partie de l'Egypte, & qui avait établi la Théocratie huit cent ans avant l'écrivain Phénicien, était à la fois prêtre & roi. Il était impoſſible qu'il adorât un ognon comme le maître du monde; & il était impoſſible qu'il préſentat des offrandes d'ognons à un ognon, cela eût été trop abſurde, trop contradictoire; mais il eſt très naturel qu'on remerciat les Dieux du ſoin qu'ils prenaient de ſuſtenter nôtre vie, qu'on leur conſacrat longtemps les plantes les plus délicieuſes de l'Egypte, & qu'on révérat dans ces plantes les bienfaits des Dieux. C'eſt ce qu'on pratiquait de temps immémorial dans la Chine & dans les Indes.

J'ai déja dit ailleurs qu'il y a une grande différence entre un ognon conſacré & un ognon Dieu. Les Egyptiens après Thot conſacrèrent des animaux, mais certainement ils ne croyaient pas que ces animaux euſſent formé le ciel & la terre. Le ſerpent d'airain élevé par Moyſe était conſacré, mais on ne le regardait pas comme une divinité. Le Térébinthe d'Abraham, le chêne de Membré étaient conſacrés, & on fit des ſacrifices dans la place même où

avaient été ces arbres jusqu'au temps de Constantin; mais ils n'étaient point des Dieux. Les Chérubins de l'Arche étaient sacrés & n'étaient pas adorés.

Les prêtres Egyptiens au milieu de toutes leurs superstitions reconnurent un maître souverain de la nature; ils l'appellaient *Knef* ou *Knufi*; ils le représentaient par un globe. Les Grecs traduisirent le mot *Knef* par celui de *Démiourgos*, *Artisan suprême*, *faiseur du monde.*

Ce que je crois très vraisemblable & très vrai, c'est que les premiers législateurs étaient des hommes d'un grand sens. Il faut deux choses pour instituer un gouvernement, un courage & un bon sens supérieur à ceux des autres hommes. Ils s'imaginent rarement des choses absurdes & ridicules qui les exposeraient au mépris & à l'insulte. Mais qu'est-il arrivé chez presque toutes les nations de la terre, & surtout chez les Egyptiens? Le sage commence par consacrer à Dieu le bœuf qui laboure la terre; le sot peuple adore à la fin le bœuf & les fruits mêmes que la nature a produits. Quand cette superstition est enracinée dans l'esprit du vulgaire, il est bien difficile au sage de l'extirper.

Je ne doute pas même que quelque Schoen d'Egypte n'ait persuadé aux femmes & aux filles des bateliers du Nil, que les chats & les ognons étaient de vrais Dieux. Quelques philosophes en auront douté; & surement ces philosophes auront été traités de petits esprits insolents & de blasphémateurs; ils auront été anathématisés & persécutés. Le peuple Egyptien regarda comme un athée le Persan Cam-

biſe adorateur d'un ſeul Dieu, lorſqu'il fit mettre le bœuf Apis à la broche. Quand Mahomet s'éleva dans la Mecque contre le culte des étoiles, quand il dit qu'il ne fallait adorer qu'un Dieu unique dont les étoiles étaient l'ouvrage, il fut chaſſé comme un athée & ſa tête fut miſe à prix, Il avait tort avec nous, mais il avait raiſon avec les Mecquois.

Que conclurons-nous de cette petite excurſion ſur Sanchoniathon? qu'il y a longtemps qu'on ſe moque de nous, mais qu'en fouillant dans les débris de l'antiquité on peut encor trouver ſous ces ruines quelques monuments précieux, utiles à qui veut s'inſtruire des ſotiſes de l'eſprit humain.

TROISIEME DIATRIBE

DE L'ABBÉ BAZIN.

SUR L'EGYPTE.

JAi vu les piramides, & je n'en ai point été émerveillé. J'aime mieux les fours à poulets, dont l'invention eſt, dit-on, auſſi ancienne que les piramides. Une petite choſe utile me plait; une monſtruoſité qui n'eſt qu'étonnante n'a nul mérite à mes yeux. Je regarde ces monuments comme des jeux de grands enfans qui ont voulu faire quelque choſe d'extraordinaire, ſans imaginer d'en tirer le moindre avantage. Les établiſſements des inva-

lides, de St. Cyr, de l'école militaire, ſont des monuments d'hommes.

Quand on m'a voulu faire admirer les reſtes de ce fameux labirinthe, de ces palais, de ces temples dont on parle avec tant d'emphaſe, j'ai levé les épaules de pitié ; je n'ai vu que des piliers ſans proportions qui ſoutenaient de grandes pierres plates ; nul goût d'architecture, nulle beauté ; du vaſte, il eſt vrai, mais du groſſier. Et j'ai remarqué (je l'ai dit ailleurs) que les Egyptiens n'ont jamais eu rien de beau que de la main des Grecs. Aléxandrie ſeule bâtie par les Grecs a fait la gloire véritable de l'Egypte.

A l'égard de leurs ſciences, ſi dans leur vaſte bibliothèque ils avaient eu quelque bon livre d'érudition, les Grecs & les Romains les auraient traduits. Non ſeulement nous n'avons aucune traduction, aucun extrait de leurs livres de philoſophie, de morale, de belles lettres, mais rien ne nous aprend qu'on ait jamais daigné en faire.

Quelle idée peut-on ſe former de la ſcience & de la ſagacité d'un peuple qui ne connaiſſait pas même la ſource de ſon fleuve nouricier ? Les Ethiopiens qui ſubjuguèrent deux fois ce peuple mou, lâche & ſuperſtitieux, auraient bien dû lui aprendre au moins que les ſources du Nil étaient en Ethiopie. Il eſt plaiſant que ce ſoit un Jéſuite Portugais qui ait découvert ces ſources.

Ce qu'on a vanté du gouvernement Egyptien me parait abſurde & abominable. Les terres, dit-on, étaient diviſées en trois portions. La premiére apartenait aux prêtres, la ſeconde aux

rois, & la troisiéme aux soldats. Si celà est, il est clair que le gouvernement avait été d'abord & très longtemps théocratique, puisque les prêtres avaient pris pour eux la meilleure part. Mais comment les rois souffraient-ils cette distribution? apparemment ils ressemblaient aux rois fainéants; & comment les soldats ne détruisirent-ils pas cette administration ridicule? Je me flatte que les Persans, & après eux les Ptolomées, y mirent bon ordre; & je suis bien aise qu'après les Ptolomées les Romains, qui réduisirent l'Egypte en province de l'Empire, aient rogné la portion sacerdotale.

Tout le reste de cette petite nation qui n'a jamais monté à plus de trois ou quatre millions d'hommes, n'était donc qu'une foule de sots esclaves. On loue beaucoup la loi par laquelle chacun était obligé d'exercer la profession de son père. C'était le vrai secret d'anéantir tous les talents. Il fallait que celui qui aurait été un bon médecin ou un sculpteur habile, restat berger ou vigneron, que le poltron, le faible restat soldat, & qu'un sacristain qui serait devenu un bon Général d'armée passat sa vie à balaier un temple.

La superstition de ce peuple est sans contredit ce qu'il y a jamais eu de plus méprisable. Je ne soupçonne point ses rois & ses prêtres d'avoir été assez imbéciles pour adorer sérieusement des crocodiles, des boucs, des singes & des chats; mais ils laissérent le peuple s'abrutir dans un culte qui le mettait fort au dessous des animaux qu'il adorait. Les Ptolomées ne purent déraciner cette superstition abominable, ou ne s'en soucièrent pas. Les grands

abandonnent le peuple à ſa ſoitſe pourvu qu'il obéiſſe. Cléopatre ne s'inquiétait pas plus des ſuperſtitions de l'Egypte qu'Hérode de celles de la Judée.

Diodore raporte que du temps de Ptolomée Aulètes, il vit le peuple maſſacrer un Romain qui avait tué un chat par mégarde. La mort de ce Romain fut bien vengée quand les Romains dominèrent. Il ne reſte, Dieu merci, de ces malheureux prêtres d'Egypte qu'une mémoire qui doit être à jamais odieuſe. Aprenons à ne pas prodiguer nôtre eſtime.

QUATRIEME DIATRIBE
DE L'ABBÉ BAZIN.
Sur un peuple à qui on a coupé le nez & laiſſé les oreilles.

IL y a bien des ſortes de fables; quelques-unes ne ſont que l'hiſtoire défigurée comme tous les anciens récits de batailles & les faits giganteſques dont il a plu à preſque tous les hiſtoriens d'embellir leurs chroniques. D'autres fables ſont des allégories ingénieuſes: ainſi Janus a un double viſage qui repréſente l'année paſſée & l'année commençante. Saturne qui dévore ſes enfans eſt le temps qui détruit tout ce qu'il a fait naître. Les Muſes filles de la Mémoire vous enſeignent que ſans mémoire on n'a point d'eſprit, & que pour combiner

des idées il faut commencer par retenir des idées. Minerve formée dans le cerveau du maître des Dieux n'a pas besoin d'explication. Vénus la déesse de la beauté accompagnée des graces & mère de l'amour, la ceinture de la mère, les fléches & le bandeau du fils, tout cela parle assez de soi-même.

Des fables qui ne disent rien du tout, comme barbe bleuë & les contes d'Hérodote, sont le fruit d'une imagination grossiére & déréglée qui veut amuser des enfans, & même malheureusement des hommes: l'Histoire des deux voleurs qui venaient toutes les nuits prendre l'argent du Roi Rampsinitus & de la fille du roi qui épousa un des deux voleurs, l'anneau de Gigès & cent autres facéties, sont indignes d'une attention sérieuse.

Mais il faut avouer qu'on trouve dans l'ancienne histoire des traits assez vraisemblables qui ont été négligés dans la foule, & dont on pourrait tirer quelques lumiéres. Diodore de Sicile qui avait consulté les anciens historiens d'Egypte, nous raporte que ce païs fut conquis par des Ethiopiens; je n'ai pas de peine à le croire, car j'ai déja remarqué que quiconque s'est présenté pour conquérir l'Egypte en est venu à bout en une campagne, excepté nos extravagants Croisés qui y furent tous tués ou réduits en captivité, parce qu'ils avaient à faire, non aux Egyptiens qui n'ont jamais sçu se battre, mais aux Mammelucs, vainqueurs de l'Egypte & meilleurs soldats que les Croisés. Je n'ai donc nulle répugnance à croire qu'un Roi d'Egypte nommé par les Grecs Amasis, cruel & efféminé, fut vaincu lui & ses ridicules prêtres par

un chef Ethiopien nommé Actisan, qui avait aparemment de l'esprit & du courage.

Les Egyptiens étaient de grands voleurs, tout le monde en convient. Il est fort naturel que le nombre des voleurs ait augmenté dans le temps de la guerre d'Actisan & d'Amasis. Diodore rapporte d'après les Historiens du pays, que le vainqueur voulut purger l'Egypte de ces brigands, & qu'il les envoya vers les déserts de Sinaï & d'Oreb, après leur avoir préalablement fait couper le bout du nez, afin qu'on les reconnut aisément s'ils s'avisaient de venir encor voler en Egypte. Tout cela est très probable.

Diodore remarque avec raison que le païs où on les envoya ne fournit aucune des commodités de la vie; & qu'il est très difficile d'y trouver de l'eau & de la nourriture. Telle est en effet cette malheureuse contrée depuis le désert de Pharam jusqu'auprès d'Eber.

Les nez coupés purent se procurer à force de soins quelques eaux de citerne, ou se servir de quelques puits qui fournissaient de l'eau saumache & mal-saine, laquelle donne communément une espéce de scorbut & de lépre. Ils purent encor, ainsi que le dit Diodore, se faire des filets avec lesquels ils prirent des cailles. On remarque en effet que tous les ans des troupes innombrables de cailles passent au-dessus de la mer rouge & viennent dans ce désert. Jusques-là cette histoire n'a rien qui revolte l'esprit, rien qui ne soit vraisemblable.

Mais si on veut en inférer que ces nez coupés sont les pères des Juifs, & que leurs enfans accoutumés au brigandage s'avancérent peu à peu dans la Palestine & en conqui-

rent une partie, c'eſt ce qui n'eſt pas permis à des Chrétiens. Je ſais que c'eſt le ſentiment du conſul Maillet, du ſavant Fréret, de Boulanger, des Herbert, des Bolingbroke, des Toland. Mais quoique leur conjecture ſoit dans l'ordre commun des choſes de ce monde, nos livres ſacrés donnent une toute autre origine aux Juifs, & les font deſcendre des Caldéens par Abraham, Tharé, Nachor, Sarug, Rehu & Phaleg.

Il eſt bien vrai que l'Exode nous aprend que les Iſraëlites avant d'avoir habité ce déſert avaient emporté les robes & les uſtenciles des Egyptiens, & qu'ils ſe nourrirent de cailles dans le déſert; mais cette légère reſſemblance avec le raport de Diodore de Sicile, tiré des livres d'Egypte, ne nous mettra jamais en droit d'aſſurer que les Juifs deſcendent d'une horde de voleurs à qui on avait coupé le nez; pluſieurs auteurs ont en vain tâché d'appuyer cette prophane conjecture ſur le pſaume 80, où il eſt dit, *Que la fète des trompettes a été inſtituée pour faire ſouvenir le peuple ſaint du temps où il ſortit d'Egypte, & où il entendit alors parler une langue qui lui était inconnue.*

Ces Juifs, dit-on, étaient donc des Egyptiens qui furent étonnés d'entendre parler au delà de la mer rouge un langage qui n'était pas celui d'Egypte; & de là on conclut qu'il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Juifs ſoient les deſcendants de ces brigands que le Roi Actiſanès avait chaſſés.

Un tel ſoupçon n'eſt pas admiſſible: premiérement parce que s'il eſt dit dans l'Exode que

les Juifs enlevèrent les uftenciles des Egyptiens avant d'aller dans le défert, il n'eft point dit qu'ils y aient été relégués pour avoir volé. Secondement, foit qu'ils fuffent des voleurs ou non, foit qu'ils fuffent Egyptiens ou Juifs, ils ne pouvaient guère entendre la langue des petites hordes d'Arabes Bédouins qui erraient dans l'Arabie déferte au nord de la mer rouge, & on ne peut tirer aucune induction du pfaume 80. ni en faveur des Juifs ni contre eux. Toutes les conjectures d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon, d'Eratofthénes fur les Juifs, doivent céder fans contredit aux vérités qui font confacrées dans les livres faints. Si ces vérités qui font d'un ordre fupérieur ont de grandes difficultés, fi elles altèrent nos efprits, c'eft précifément parce qu'elles font d'un ordre fupérieur. Moins nous pouvons y atteindre, plus nous devons les refpecter.

Quelques écrivains ont foupçonné que ces voleurs chaffés font les mêmes que les Juifs qui errèrent dans le défert, parce que le lieu où ils reftèrent quelque temps s'appella depuis *Rhinocolure*, *nez coupé*, & qu'il n'eft pas fort éloigné du mont Carmel, des déferts de Sur, d'Ethan, de Sin, d'Oreb & de Cadesbarné.

On croit encor que les Juifs étaient ces mêmes brigands, parce qu'ils n'avaient pas de religion fixe, ce qui convient très bien, dit-on, à des voleurs; & on croit prouver qu'ils n'avaient pas de religion fixe par plufieurs paffages de l'écriture même.

L'abbé de Tilladet dans fa differtation fur les Juifs prétend que la religion Juive ne fut établie que très longtemps après. Examinons fes raifons

1°. Selon l'Exode Moïfe époufa la fille d'un

prêtre de Madian nommé Jétro; & il n'eſt point dit que les Madianites reconnuſſent le même Dieu qui apparut enſuite à Moïſe dans un buiſſon vers le mont Horeb.

2°. Joſué qui fut le chef des fugitifs d'Egypte après Moïſe, & ſous lequel ils mirent à feu & à ſang une partie du petit païs qui eſt entre le Jourdain & la mer, leur dit au chap. 24. *Otez du milieu de vous les dieux que vos pères ont adoré dans la Méſopotamie & dans l'Egypte, & ſervez Adonaï.... choiſiſſez ce qu'il vous plaira d'adorer, ou les dieux qu'ont ſervi vos pères dans la Méſopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dans la terre desquels vous habitez.*

3°. Une autre preuve, ajoute-t-on, que leur religion n'était pas encore fixée, c'eſt qu'il eſt dit au livre des Juges chap. 1er. *Adonaï* (le Seigneur) *conduiſit Juda & ſe rendit maitre des montagnes, mais il ne put ſe rendre maitre des vallées.*

L'abbé de Tilladet & Boulanger inférent de là que ces brigands dont les repaires étaient dans les creux des rochers dont la Paleſtine eſt pleine, reconnaiſſaient un Dieu des rochers, & un des vallées.

4°. Ils ajoutent à ces prétendues preuves ce que Jephté dit aux chefs des Ammonites au chap. IIe. *Ce que Chamos vôtre Dieu poſſede ne vous eſt-il pas dû de droit? de même ce que nôtre Dieu vainqueur a obtenu doit être en nôtre poſſeſſion.*

Mr. Fréret infére de ces paroles que les Juifs reconnaiſſaient Chamos pour Dieu, auſſi-bien qu'Adonaï, & qu'ils penſaient que chaque nation avait ſa divinité locale.

5°. On fortifie encor cette opinion dangereuſe par ce diſcours de Jérémie au commenment du chap. 49. *Pourquoi le Dieu Melchom s'eſt-il emparé du païs de Gad ?* & on en conclut que les Juifs avouaient la divinité du Dieu Melchom.

Le même Jérémie dit au chap. 7. en faiſant parler Dieu aux Juifs, *Je n'ai point ordonné à vos pères au jour que je les tirai d'Egypte dē m'offrir des holocauſtes & des victimes.*

6°. Iſaïe ſe plaint au chap. 47. que les Juifs adoraient pluſieurs dieux. *Vous cherchez vôtre conſolation dans vos dieux au milieu des bocages, vous leur ſacrifiez des petits enfants dans des torrents ſous de grandes pierres.* Il n'eſt pas vraiſemblable, dit-on, que les Juifs euſſent immolé leurs enfans à des dieux dans des torrents ſous de grandes pierres, s'ils avaient eu alors leur loi qui leur défend de ſacrifier aux dieux.

7°. On cite encor en preuve le prophête Amos qui aſſure au chap. 5. que jamais les Juifs n'ont ſacrifié au Seigneur pendant quarante ans dans le déſert ; au contraire, dit Amos, *vous y avez porté le tabernacle de vôtre Dieu Moloc, les images de vos idoles, & l'étoile de vôtre Dieu* (Remphan.)

8°. C'était, dit-on, une opinion ſi conſtante que St. Etienne le premier martir dit au chap. 7. des actes des Apôtres, que les Juifs dans le déſert adoraient la milice du ciel, c'eſt-à-dire, les étoiles, & qu'ils portèrent le tabernacle de Moloc, & l'aſtre du Dieu Remphan pour les adorer.

Des ſavants, tels que Mrs. Maillet & Du-

marſais, ont conclu des recherches de l'abbé de Tilladet, que les Juifs ne commencèrent à former leur religion telle qu'ils l'ont encor aujourd'hui, qu'au retour de la captivité de Babilone. Ils s'obſtinent dans l'idée que ces Juifs ſi longtemps eſclaves, & ſi longtemps privés d'une religion bien nettement reconnue, ne pouvaient être que les deſcendants d'une troupe de voleurs ſans mœurs & ſans loix. Cette opinion parait d'autant plus vraiſemblable, que le temps auquel le roi d'Ethiopie & d'Egypte Actiſan bannit dans le déſert une troupe de brigands qu'il avait fait mutiler, ſe raporte au temps auquel on place la fuite des Iſraëlites conduits par Moïſe; car Flavien Joſeph dit que Moïſe fit la guerre aux Ethiopiens; & ce que Joſeph appelle guerre pouvait très bien être réputé brigandage par les hiſtoriens d'Egypte.

Ce qui achève d'éblouïr ces ſavants, c'eſt la conformité qu'ils trouvent entre les mœurs des Iſraëlites & celles d'un peuple de voleurs; ne ſe ſouvenant pas aſſez que Dieu lui-même dirigeait ces Iſraëlites, & qu'il punit par leurs mains les peuples de Canaan. Il paroit à ces critiques que les Hébreux n'avaient aucun droit ſur ce païs de Canaan, & que s'ils en avaient ils n'auraient pas dû mettre à feu & à ſang un païs qu'ils auraient cru leur héritage.

Ces audacieux critiques ſupoſent donc que les Hébreux firent toujours leur premier métier de brigands. Ils penſent trouver des témoignages de l'origine de ce peuple dans ſa haine conſtante pour l'Egypte, où l'on avait coupé les nez de ſes pères, & dans la confor-

mité de plusieurs pratiques Egyptiennes qu'il retint, comme le sacrifice de la vache rousse, le bouc émissaire, les ablutions, les habillements des prêtres, la circoncision, l'abstinence du porc, les viandes pures & impures. Il n'est pas rare, disent-ils, qu'une nation haïsse un peuple voisin dont elle a imité les coutumes & les loix. La populace d'Angleterre & de France en est un exemple frapant.

Enfin, ces doctes trop confiants en leurs propres lumiéres dont il faut toujours se défier, ont prétendu que l'origine qu'ils attribuent aux Hébreux est plus vraisemblable que celle dont les Hébreux se glorifient. *Vous convenez avec nous*, leur dit Mr. Toland, *que vous avez volé les Egyptiens en vous enfuyant de l'Egypte, que vous leur avez pris des vases d'or & d'argent, & des habits. Toute la différence entre vôtre aveu & nôtre opinion c'est que vous prétendez n'avoir commis ce larcin que par ordre de Dieu. Mais à ne juger que par la raison il n'y a point de voleur qui n'en puisse dire autant. Est-il bien ordinaire que Dieu fasse tant de miracles en faveur d'une troupe de fuyards qui avoue qu'elle a volé ses maitres? dans quel pays de la terre laisserait-on une telle rapine impunie? Supposons que les Grecs de Constantinople prennent toutes les garderobes des Turcs & toute leur vaisselle pour aller dire la Messe dans un désert, en bonne foi, croirez-vous que Dieu noyera tous les Turcs dans la Propontide pour favoriser ce vol quoiqu'il soit fait à bonne intention?*

Ces détracteurs ne se contentent pas de ces assertions auxquelles il est si aisé de répondre,

ils vont jusqu'à dire que le Pentateuque n'a pu être écrit que dans le temps où les Juifs commencèrent à fixer leur culte qui avait été jusques là fort incertain. Ce fut, disent-ils, au temps d'Esdras & de Néhémie. Ils aportent pour preuve le 4e. livre d'Esdras longtemps reçu pour canonique; mais ils oublient que ce livre a été rejetté par le Concile de Trente. Ils s'apuyent du sentiment d'Aben-Esra, & d'une foule de théologiens tous hérétiques; ils s'apuyent enfin de la décision de Neuton lui-même. Mais que peuvent tous ces cris de l'héréfie & de l'infidélité contre un Concile œconomique?

De plus, ils se trompent en croyant que Neuton attribue le Pentateuque à Esdras. Neuton croit que Samuel en fut l'auteur ou plutôt le rédacteur.

C'est encor un grand blasphême de dire avec quelques savants que Moïse tel qu'on nous le dépeint, n'a jamais existé; que toute sa vie est fabuleuse depuis son berceau jusqu'à sa mort; que ce n'est qu'une imitation de l'ancienne fable arabe de Bacchus transmise aux Grecs & ensuite adoptée par les Hébreux. Bacchus, disent-ils, avait été sauvé des eaux; Bacchus avait passé la mer rouge à pied sec; une colonne de feu conduisait son armée; il écrivit ses loix sur deux tables de pierre; des rayons sortaient de sa tête. Ces conformités leur font soupçonner que les Juifs attribuèrent cette ancienne tradition de Bacchus à leur Moyse. Les écrits des Grecs étaient connus dans toute l'Asie, & les écrits des Juifs étaient soigneusement cachés aux autres nations. Il est

vrai-

vraiſemblable, ſelon ces téméraires, que la métamorphoſe d'Edith femme de Loth en ſtatue de ſel, eſt priſe de la fable d'Euridice ; que Samſon eſt la copie d'Hercule, & le ſacrifice de la fille de Jephté imité de celui d'Iphigénie. Ils prétendent que le peuple groſſier qui n'a jamais inventé aucun art, doit avoir tout puiſé chez les peuples inventeurs.

Il eſt aiſé de ruiner tous ces ſiſtèmes en montrant ſeulement que les auteurs Grecs excepté Homère ſont poſtérieurs à Eſdras qui raſſembla & reſtaura les livres canoniques.

Dès que ces livres ſont reſtaurés du temps de Cirus & d'Artaxerxes, ils ont précédé Hérodote, le premier hiſtorien des Grecs. Non ſeulement ils ſont antérieurs à Hérodote, mais le Pentateuque eſt beaucoup plus ancien qu'Homère.

Si on demande pourquoi ces livres ſi anciens & ſi divins ont été inconnus aux nations juſqu'au temps où les premiers chrétiens répandirent la traduction faite en Grec ſous Ptolomée Philadelphe, je répondrai qu'il ne nous apartient pas d'interroger la providence. Elle a voulu que ces anciens monuments reconnus pour antentiques, annonçaſſent des merveilles, & que ces merveilles fuſſent ignorées de tous les peuples, juſqu'au temps où une nouvelle lumiére vint ſe manifeſter. Le chriſtianiſme a rendu témoignage à la loi Moſaïque, au deſſus de laquelle il s'eſt élevé, & par laquelle il fut prédit. Soumettons nous, prions, adorons & ne diſputons pas.

EPILOGUE.

CE font là les dernières lignes qu'écrivit mon oncle ; il mourut avec cette résignation à l'être suprême, persuadé que tous les savants peuvent se tromper, & reconnaissant que l'Eglise Romaine est seule infaillible. L'Eglise Grecque lui en sçut très mauvais gré, & lui en fit de vifs reproches à ses derniers moments. Mon oncle en fut affligé ; & pour mourir en paix, il dit à l'Archevêque d'Astracan, allez, ne vous attristez pas, ne voyez-vous pas que je vous crois infaillible aussi ? c'est du moins ce qui m'a été raconté dans mon dernier voyage à Moscou. Mais je doute toujours de ces anecdotes qu'on débite sur les vivants & sur les mourants.

CHAPITRE XXII.

DEFENSE D'UN GENERAL D'ARMÉE ATTAQUÉ PAR DES CUISTRES.

APrès avoir vengé la mémoire d'un honnête prêtre, je céde au noble désir de venger celle de Bélizaire. Ce n'est pas que je croye Bélizaire exempt des faiblesses humaines. J'ai

avoué avec candeur que l'abbé Bazin avait été trop goguenard, & j'ai quelque pente à croire que Bélizaire fut très ambitieux, grand pillard, & quelquefois cruel, courtisan tantôt adroit, & tantôt mal-adroit. Ce qui n'est point du tout rare.

Je ne veux rien dissimuler à mon cher lecteur. Il sait que l'Evêque de Rome Silverius fils de l'Evêque de Rome Hormisdas, avait acheté sa Papauté du Roi des Gothes Théodat. Il sait que Bélizaire se croyant trahi par ce Pape, le dépouilla de sa simmare Episcopale, le fit revêtir d'un habit de palfrenier, & l'envoya en prison à Patare en Licie. Il sait que ce même Bélizaire vendit la papauté à un Sous-diacre nommé Vigile pour quatre cent marcs d'or de douze onces à la livre; & qu'à la fin ce sage Justinien fit mourir ce bon Pape Silvère dans l'île Palmaria. Ce ne sont là que de petites tracasseries de cour dont les panégiristes ne tiennent point de compte.

Justinien & Bélizaire avaient pour femmes les deux plus impudentes carognes qui fussent dans tout l'Empire. La plus grande faute de Bélizaire à mon sens, fut de ne savoir pas être cocu. Justinien son maître était bien plus habile que lui en cette partie. Il avait épousé une baladine des rues, une gueuse qui s'était prostituée en plein théatre; & cela ne me donne pas grande opinion de la sagesse de cet Empereur, malgré les loix qu'il fit compiler ou plutôt abréger par son fripon de Trébonien. Il était d'ailleurs poltron & vain, avare & prodigue, défiant & sanguinaire; mais enfin il fut fermer les yeux sur la lubricité énorme de Théodora, &

Bélizaire voulut faire aſſaſſiner l'amant d'Antonine. On accuſe auſſi Bélizaire de beaucoup de rapines.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le vieux Bélizaire qui n'était pas ſi aveugle que le vieux Juſtinien, lui donna ſur la fin de ſa vie de très-bons conſeils, dont l'Empereur ne profita guéres. Un Grec très ingénieux & qui avait conſervé le véritable goût de l'éloquence dans la décadence de la littérature, nous a tranſmis ces converſations de Bélizaire avec Juſtinien. Dès qu'elles parurent, tout Conſtantinople en fut charmé. La quinziéme converſation ſurtout enchanta tous les eſprits raiſonnables.

Pour avoir une parfaite connaiſſance de cette anecdote, il faut ſavoir que Juſtinien était un vieux fou qui ſe mêlait de théologie. Il s'aviſa de déclarer par un édit en 564 que le corps de Jéſus-Chriſt avait été impaſſible & incorruptible, & qu'il n'avait jamais eu beſoin de manger ni pendant ſa vie ni après ſa réſurrection.

Pluſieurs Evêques trouvèrent ſon édit fort ſcandaleux. Il leur annonça qu'ils ſeraient damnés dans l'autre monde & perſécutés dans celui-ci; & pour le prouver par les faits, il exila le patriarche de Conſtantinople & pluſieurs autres prélats, comme il avait exilé le Pape Silvère.

C'eſt à ce ſujet que Bélizaire fait à l'Empereur de très ſages remontrances. Il lui dit qu'il ne faut pas damner ſi légérement ſon prochain, encor moins le perſécuter; que Dieu eſt le pére des hommes; que ceux qui ſont en quelque façon ſes images ſur la terre (ſi on oſe le dire) doivent imiter ſa clémence, &

qu'il ne fallait pas faire mourir de faim le patriarche de Conſtantinople, ſous prétexte que Jéſus-Chriſt n'avait pas eu beſoin de manger. Rien n'eſt plus tolérant, plus humain, plus divin peut-être que cet admirable diſcours de Bélizaire. Je l'aime beaucoup mieux que ſa derniére campagne en Italie, dans laquelle on lui reprocha de n'avoir fait que des ſotiſes.

Les ſavants, il eſt vrai, penſent que ce diſcours n'eſt pas de lui, qu'il ne parlait pas ſi bien, & qu'un homme qui avait mis le Pape Silvère dans un cu de baſſe foſſe; & vendu ſa place quatre cent marcs d'or de douze onces à la livre, n'était pas homme à parler de clémence & de tolérance; ils ſoupçonnent que tout ce diſcours eſt de l'éloquent Grec Marmontelos qui le publia. Cela peut être. Mais conſidérez, mon cher lecteur, que Bélizaire était vieux & malheureux: alors on change d'avis, on devient compatiſſant.

Il y avait alors quelques petits Grecs envieux, pedants ignorants, & qui faiſaient des brochures pour gagner du pain. Un de ces animaux nommé Cogeos, eut l'impudence d'écrire contre Bélizaire, parce qu'il croyait que ce vieux général était mal en cour.

Bélizaire depuis ſa diſgrace était devenu dévot; c'eſt ſouvent la reſſource des vieux courtiſans diſgraciés, & même encor aujourd'hui les grands Viſirs prennent le parti de la dévotion, quand au lieu de les étrangler avec un cordon de ſoye on les relègue dans l'ile de Mitilêne. Les belles dames auſſi ſe font dévotes comme on ſait, vers les cinquante ans, ſurtout ſi elles ſont bien enlaidies; & plus elles

ſont laides, plus elles ſont ferventes. La dévotion de Bélizaire était très humaine; il croyait que Jéſus-Chriſt étoit mort pour tous, & non pas pour pluſieurs. Il diſait à Juſtinien que Dieu voulait le bonheur de tous les hommes : & cela même tenait encor un peu du courtiſan; car Juſtinien avait bien des péchés à ſe reprocher; & Bélizaire dans la converſation lui fit une peinture ſi touchante de la miſéricorde divine, que la conſcience du malin vieillard couronné en devait être raſſurée.

Les ennemis ſecrets de Juſtinien & de Bélizaire ſuſcitèrent donc quelques pédants qui écrivirent violemment contre la bonté de Dieu. Le folliculaire Cogeos entr'autres s'écria dans ſa brochure page 63, *Il n'y aura donc plus de réprouvés.* Si fait, lui répondit-on, tu ſeras très réprouvé: conſole toi, l'ami; ſois réprouvé toi & tes ſemblables, & ſois ſûr que tout Conſtantinople en rira. Ah! cuiſtres de collège, que vous êtes loin de ſoupçonner ce qui ſe paſſe dans la bonne compagnie de Conſtantinople.

POSTSCRIPTUM.

DÉFENSE D'UN JARDINIER.

LE même Cogeos attaqua non moins cruellement un pauvre jardinier d'une province de Capadoce, & l'accuſa page 54. d'avoir écrit ces propres mots, *Nôtre religion avec toute*

ſa révélation, n'eſt, & ne peut être que la religion naturelle perfectionnée,

Voyez, mon cher lecteur, la malignité & la calomnie! Ce bon jardinier était un des meilleurs chrétiens du canton, qui nourriſſait les pauvres des légumes qu'il avait ſemées, & qui pendant l'hyver s'amuſait à écrire pour édifier ſon prochain qu'il aimait. Il n'avait jamais écrit ces paroles ridicules & preſque impies, *avec toute ſa révélation* (une telle expreſſion eſt toujours mépriſante:) cet homme *avec tout ſon latin*, ce *critique avec tout ſon fracas*. Il n'y a pas un ſeul mot dans ce paſſage du jardinier qui ait le moindre raport à cette imputation. Ses œuvres ont été recueillies, & dans la derniére édition de 1764. page 252, ainſi que dans toutes les autres éditions, on trouve le paſſage que Cogeos ou Cogé a ſi lâchement falſifié. Le voici en Français tel qu'il a été fidelement traduit du Grec.

„ Celui qui penſe que Dieu a daigné mettre un raport entre lui & les hommes, qu'il „ les a faits libres, capables du bien & du mal, „ & qu'il leur a donné à tous ce bon ſens qui „ eſt l'inſtinct de l'homme, & ſur lequel eſt „ fondée la loi naturelle, celui-là ſans doute „ a une religion, & une religion beaucoup „ meilleure que toutes les ſectes qui ſont hors „ de notre égliſe: car toutes ces ſectes ſont „ fauſſes, & la loi naturelle eſt vraie. Nôtre „ religion révélée n'eſt même, & ne pouvait „ être que cette loi naturelle perfectionnée. „ Ainſi le Théïſme eſt le bon ſens qui n'eſt pas „ encore inſtruit de la révélation, & les autres

„ religions ſont le bon ſens perverti par la
„ ſuperſtition. “

Ce morceau avait été honoré de l'approbation du patriarche de Conſtantinople & de pluſieurs Evêques ; il n'y a rien de plus chrêtien, de plus catholique, de plus ſage.

Comment donc ce Cogé oſa-t-il mêler ſon venin aux eaux pures de ce jardinier ? Pourquoi voulut-il perdre ce bon homme & faire condamner Bélizaire ? N'eſt-ce pas aſſez d'être dans la derniére claſſe des derniers écrivains ? faut-il encor être fauſſaire ? Ne ſavais-tu pas, ô Cogé, quels châtiments étaient ordonnés pour les crimes de faux ? Tes pareils ſont d'ordinaire auſſi mal inſtruits des loix que des principes de l'honneur. Que ne liſais-tu les inſtituts de Juſtinien au titre de *Publicis judiciis*, & la loi *Cornelia*.

Ami Cogé, la falſification eſt comme la poligamie ; *c'eſt un cas, un cas pendable.*

Ecoute, miſérable, voi combien je ſuis bon, je te pardonne.



DER-

DERNIER AVIS AU LECTEUR.

AMi lecteur, je vous ai entretenu des plus grands objets, qui puissent intéresser les doctes, de la formation du monde selon les Pheniciens, du déluge, des dames de Babilone, de l'Egypte, des Juifs, des montagnes & de Ninon. Vous aimez mieux une bonne comédie, un bon opéra comique, & moi aussi. Réjouissez-vous ; & laissez ergoter les pédants. La vie est courte. Il n'y a rien de bon, dit Salomon, que de vivre avec son amie & de se réjouïr dans ses œuvres.





TABLE DES CHAPITRES.

EXORDE. *Dans lequel on avoue que feu Mr. l'abbé Bazin était un peu railleur, & qu'il croyoit que les Chinois ne descendaient pas plus des Egyptiens que des bas Bretons.* Page 7.

CHAPITRE I. *De la providence, où l'on relève une inadvertance assez impie d'un ennemi de mon oncle.* . 9.

CHAP. II. *L'apologie des dames contre le Sr. Larcher du Collége Mazarin, ennemi juré du beau sexe.* . . 10.

CHAP. III. *Où l'on montre que Mr. Larcher ne sait point l'Alcoran.* . . 16.

CHAP. IV. *Des Romains & d'un décret ridicule.* . . . . 18.

CHAP. V. *De la Sodomie, où l'on prouve contre Mr. Larcher que ce crime n'a jamais été autorisé.* . . . . 18.

CHAP. VI. *De l'inceste, où l'on prouve que l'inceste n'était point permis par la loi chez les Persans.* . . . 20.

CHAP. VII. *De la bestialité, où l'on prouve*

que ce crime infame n'a jamais été d'un usage public en Egypte, comme le prétend Mr. Larcher. p. 23.
CHAP. VIII. *D'Abraham & de Mlle. Ninon l'Enclos, où l'on relance vertement le téméraire Larcher qui a comparé Sara à Ninon page 145 de son supplément à la Philosophie de l'histoire, & où l'on justifie Ninon contre une imputation impertinente.* 27.
CHAP. IX. *De Thèbes d'Egypte, contre plusieurs grands savants & grands exagérateurs, dans lequel on insinue qu'il faut réduire les choses à leur juste mesure.* . . . . . . 30.
CHAP. X. *Des Schoen d'Egypte, où l'on montre qu'un Schoen doit être honnête.* 33.
CHAP. XI. *Du temple de Tyr & de son antiquité.* . . . . 35.
CHAP. XII. *Des Chinois, & de la nécessité que plusieurs siècles se soient écoulés avant la fondation d'un grand Empire.* . . . . 37.
CHAP. XIII. *De l'Inde, du Védam, & surtout de l'Ezour Védam, livre Indien très-curieux, envoyé par feu l'abbé Bazin à la bibliothéque du Roi. Ce chapitre contient une terrible réponse à la témérité de l'hérétique Warburton.* . . . . . 40.
CHAP. XIV. *Savoir si les Juifs haissaient les autres nations & si on hait Warburton.* . . . . 44.
CHAP. XV. *Représailles contre Warburton.* 46.
CHAP. XVI. *Conclusion qui fait voir le néant de tout ce que dessus.* . . 51.

CHAP. XVII. *Où il est amplement traité du système antimosaïque de Warburton, ce qui n'est pas chose de néant.* p. 54.
CHAP. XVIII. *Des hommes de différentes couleurs.* . . . . 57.
CHAP. XIX. *Des montagnes & des coquilles, où l'on soutient l'opinion de l'abbé Bazin contre Mr. de Buffon avec la circonspection requise.* 60.
CHAP. XX. *Des tribulations de ces pauvres gens de lettres.* . . . 67.
CHAP. XXI. *Des sentimens théologiques de feu l'abbé Bazin, de la justice qu'il rendait à l'antiquité, & de quatre Diatribes composées par lui à cet effet.* . . . . 71.
1. DIATRIBE *de l'abbé Bazin, sur la cause première.* . . . . . 72.
2. DIATRIBE, *sur Sanchoniaton, l'un des plus anciens auteurs que nous ayons, ou que nous n'avons plus.* 77
3. DIATRIBE, *sur l'Egypte.* . . . 84.
4. DIATRIBE, *sur un peuple à qui on a coupé le nez & laissé les oreilles.* 87.
EPILOGUE, *contenant la mort & les dernières paroles de l'abbé Bazin.* . 98.
CHAP. XXII. *Défense d'un Géneral d'armée attaqué par des Cuistres.* ibid.
Défense d'un jardinier. . . . . . . 102.
Dernier avis au lecteur. . . . . . . 105.

